

N° 12 - 8-14 Avril 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro  
le 1<sup>er</sup> Épisode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



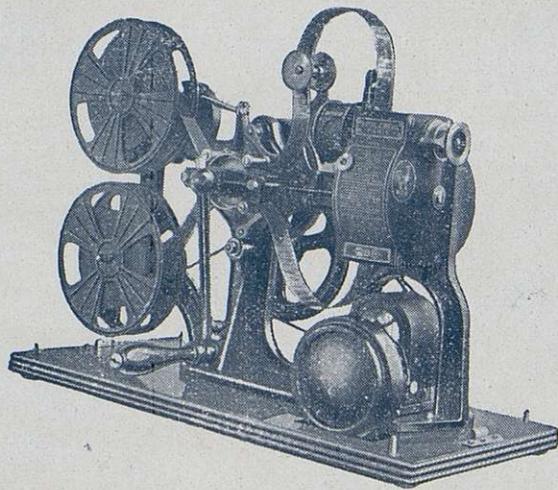
ALLA NAZIMOVA

CLICHÉ MÉTRO

# LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION  
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::  
AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON  
**PATHÉ-KOK**

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. ..



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"  
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main .. ..  
.. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE  
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE  
**PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS**

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.  
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

## Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - Tél. : Gutenberg 32-32 (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr. Six mois . . . . . 22 fr.		Étranger	Un an . . . . . 50 fr. Six mois . . . . . 28 fr.

### LE CINÉMA À L'OPÉRA

Ces temps derniers, quelques échos prêtèrent à M. Rouché un projet, qui, si la rumeur est fondée, pourrait avoir des répercussions considérables sur notre cinéma. On sait que ne dérogeant point à des traditions déplorables, le Sénat vient de repousser définitivement l'augmentation de la subvention proposée pour l'Opéra. Le Ministre des Beaux-Arts et le Rapporteur perdirent leur salive à exposer la situation critique de notre grande scène nationale ; après s'être portés garants, il y a quelques mois, lors de la dernière grève du personnel, qu'une solution favorable interviendrait du côté de l'Etat et que la direction de l'Opéra pouvait assez l'escompter pour consentir les sacrifices pécuniaires indispensables au dénouement de la crise, les deux hauts représentants de nos Beaux-Arts, ont été réduits à une sorte de carence envers M. Rouché, par le vote du Parlement ; mais, il y a mieux encore, non seulement on a refusé le complément de subvention de l'année précédente, on a encore refusé celui de l'exercice prochain, et voici l'Opéra engagé dans une crise à peu près sans issue.

Cette désastreuse politique des Beaux-Arts ne s'est point, du reste, démentie depuis quarante ans, et, tout en faisant volontiers grand étalage, dans les harangues officielles, de notre prestige littéraire et artistique à l'étranger, en réalité, on n'a jamais rien fait de sérieux. Au contraire, il semble que depuis ces dernières années, l'Etat s'engage un peu plus vers les taxes, les impôts, qui finiront par tuer les entreprises de spectacles.

M. Rouché, fort heureusement, ne paraît pas disposé à perdre courage et à abandonner la place. Il s'efforce de trouver des remèdes à un déficit presque permanent et inévitable sur cette scène trop vaste,

conçue avec une méconnaissance complète de la réalité.

Le directeur de l'Opéra étudierait actuellement, de concert avec les Beaux-Arts, l'organisation de spectacles cinématographiques, accompagnés d'exécutions musicales et vocales. L'idée qui, depuis longtemps, était dans l'air, apparaît excellente. Beaucoup d'établissements réservent déjà une large part à l'orchestre ; même dans certaines grandes salles du boulevard, le programme est coupé d'importants intermèdes symphoniques, très goûtés du public. Chez Gaumont, on a souvent adjoint des chœurs et des soli pour certains grands films. Du reste, on sait à quel point la musique est l'accompagnement indispensable de l'écran ; elle fait corps avec la projection, on s'en aperçoit bien, lorsque, par hasard, une bande se déroule dans le silence. L'initiative de M. Rouché viendrait donc singulièrement à son heure ; elle ouvrirait un débouché magnifique et imprévu à la production française, à l'instant même où la question de l'amortissement et de l'exploitation domine toutes les autres. Si l'admirable orchestre de l'Opéra est utilisé pour ces spectacles, et s'il est possible de fixer un tarif de places abordables, le succès est certain, le rendement matériel sera énorme.

Cependant, certaines difficultés apparaissent, et elles exigent, pour être résolues, un effort véritable. Il s'agit du répertoire à exploiter. On se doute d'avance que tous les films ne pourront convenir à un cadre aussi somptueux et à un vaisseau de cette dimension. On trouverait, bien entendu, de premières et précieuses ressources, en puisant dans les œuvres lyriques de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique, et ce serait un immense avantage de rendre ainsi la vie à tant de partitions célèbres

qui dorment, parce que leur réalisation scénique ou leur exécution instrumentale et vocale restent impossibles à maintenir constamment au point. Mais la nécessité d'assurer régulièrement et sans interruption les programmes, conduirait vite à la création de scénarios et de partitions inédites ; d'où un débouché imprévu, à la fois, pour les musiciens français et les producteurs de l'écran.

J'entends bien que malgré le succès et les fortes recettes probables, l'amortissement insuffisamment rapide de ces grands films reste assez aléatoire, surtout s'ils sont établis, comme il le faudra, avec le goût et les soins nécessaires, ce seront des débours financiers assez lourds, mais tout provisoires, car il faut envisager aussi une seconde source de produits, grâce aux scènes lyriques des grandes villes de province. Les saisons annuelles de l'Opéra sont toujours courtes hors de Paris, le reste de l'année, les salles fermées ne se rouvrent de temps en temps que pour les tournées de passage ; on pourrait les exploiter ainsi, sans clôture, avec ces grands spectacles cinématographiques tout montés, sans frais de troupe. Une bande établie et tournée en vue de l'Opéra de Paris, serait en même temps projetée sur un grand nombre de scènes départementales, et je ne doute point que bientôt, beaucoup de théâtres étrangers ne suivent l'exemple. Avec le pourcentage habituel des spectacles, on peut apercevoir un amortissement véritablement fructueux.

Evidemment, une sérieuse activité serait nécessaire immédiatement pour la création d'une première série de ces bandes ; il faudrait se mettre tout de suite en mesure d'assurer une saison complète, car s'embarquer avec deux ou trois films seulement, ce serait se trouver bientôt dans la situation des entrepreneurs qui tentèrent récemment quelque chose de semblable au Vaudeville, *Cabiria*, malgré un succès véritable, fut épuisée encore trop rapidement ; trois mois après, pour renouveler l'affiche, on ne trouva guère que *Jules César*, l'un des rares films possibles, par leur importance et leur intérêt, mais qui répétait trop les effets du précédent, avec des décors et des costumes pareillement antiques. On aperçut ainsi la difficulté de constituer une série ininterrompue, d'un intérêt égal.

Ceci se renouvellerait bientôt à l'Opéra ; il faudrait donc entreprendre sans tarder la confection d'un minimum d'une demi-

douzaine de bandes spécialement établies en vue de l'Opéra. L'utilisation de quelques films déjà existants, offrirait, certainement, quelque répit ; on pourrait donc, en allant vite, arrêter le programme d'une première saison. Mais, pour agir pratiquement avec la sécurité nécessaire, la courageuse et féconde initiative de M. Rouché devrait être complétée par la formation d'un organe spécial de production cinématographique, la création d'une Société constituée uniquement pour tourner les « films de l'Opéra » ; il n'est pas impossible, du reste, d'espérer que l'une de nos grandes maisons d'édition déjà existantes se chargerait, peut-être, de l'organisation d'une annexe spéciale, surtout si un contrat ferme liait son effort à celui de l'Opéra. Notre grande scène disposant de costumes, d'ateliers, de décors et de personnel, pourrait fournir une collaboration artistique extrêmement appréciable, qui, jointe au travail technique et industriel de la firme cinématographique associée, apporterait à l'entreprise des avantages économiques fort appréciables.

N'oublions pas, de plus, que notre école musicale, à court de débouchés, réduite à des années d'attente, pour tout ouvrage un peu important, recueillerait, elle aussi, d'une semblable initiative des avantages inestimables, puisque, naturellement, chacun des films produits, se compléterait d'une partition inédite et spéciale.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que de pareils projets sont envisagés ; il n'est guère d'éditeur qui n'ait, à un moment donné, reçu des offres de scénarios conçus avec une importante collaboration musicale ; mais, jusqu'ici, on n'avait point débouché possible. En voici un, le plus séduisant et le plus sérieux, créé par l'active énergie du directeur de l'Opéra, qui peut, du même coup, rendre une vitalité inattendue au ciné et à l'art musical. Qui sait même si la musique symphonique de nos grands concerts n'en serait pas singulièrement vivifiée ?

Trouverons-nous en France, pour une conception à la fois si nouvelle et si séduisante, les éléments d'une mise en pratique intelligente et sérieuse, et attendrions-nous qu'à l'étranger, nos concurrents et nos adversaires s'emparent de l'idée de M. Rouché, pour la réaliser avec toute l'ampleur nécessaire et en tirant des profits artistiques et matériels peut-être formidables ?

ANTOINE



Alla Nazimova est une des plus étranges artistes de cinéma qu'il nous ait été donné d'applaudir dans ses quelques films qu'elle a tournés en Amérique, et que nous connaissons d'elle, en France.

Sa carrière artistique, qui est des plus brillantes, donne un démenti formel à tous ceux qui estiment qu'un passé théâtral est une tare pour qui veut consacrer son talent à l'art muet.

Certes, usant de procédés bien différents, le théâtre et le cinéma sont deux arts parallèles : mais jamais une éducation théâtrale, aussi longuement acquise par de sévères études, comme celles que fit Alla Nazimova, n'a nui aux qualités d'expression de l'artiste cinématographique qui doit extérioriser les sentiments du rôle qu'il interprète.

C'est en Crimée, à Yalta, qu'est née le 4 juin 1879, Alla Nazimova, dont le père était pharmacien. Dès son tout jeune âge, elle donna des preuves manifestes de ses prédispositions artistiques. En jouant avec d'autres enfants, elle imitait, sans moquerie, mais par un don d'observation inné, les tics des clients de son père et, quand elle les avait bien fait rire, elle charmait aussi ses petites camarades de sa jolie voix enfantine.

Frappé des rares dispositions musicales d'Alla Nazimova, son père, fervent admirateur des musiciens russes qui devaient, par la suite, faire école, rêva faire de sa fille une grande musicienne.

Elle apprit très sérieusement la musique, et, le violon fut l'instrument choisi par Alla, dont le tempérament expressif s'affirmait déjà rien que dans la façon dont, d'un coup d'archet puissant, elle faisait pleurer sa quatrième corde.

Les ressources d'enseignement étant assez restreintes à Yalta, le père de la petite Alla se résigna à laisser partir sa fillette en Suisse, à Genève, où, en quelques mois, elle compléta son éducation.

Et, quelques jours après son retour dans sa famille, Alla parut en public pour la première fois, le 25 décembre 1891, au cours d'une soirée de bienfaisance donnée à l'occasion de la fête de Noël.

Le premier contact entre la jeune musicienne et le public fut des plus heureux. Pourtant il faut dire que les succès d'une artiste dramatique qui était au même programme, causèrent dans les sentiments d'Alla, une telle évolution que la jeune musicienne voulut, malgré l'opposition de



Clichés MÉTRO

LA FIN D'UN ROMAN

son père, devenir artiste dramatique. Ce fut pendant quelques mois, une lutte quotidienne contre Alla qui récitait en cachette tous les rôles que sa jeune imagination voulait déjà interpréter.

De guerre lasse, renonçant à son rêve de faire de sa fille une musicienne accomplie, son père l'envoya terminer ses études dans une pension d'Odessa.

La jeune pensionnaire fut bientôt choyée



LA LANTERNE ROUGE

par ses nouveaux maîtres qui la laissèrent réciter ses poètes favoris dans les matinées scolaires.

Et, pendant les vacances qu'elle était allée passer auprès de son père, en se promenant un jour jusqu'à Livadia, la résidence favorite de la famille impériale de Russie, elle rencontra une personne qui l'avait connue toute petite et qui s'étonna qu'elle n'eut pas persévéré dans les arts.

— Comme je voulais absolument faire du théâtre et que mon père me l'a défendu, je n'ai plus eu le goût de continuer mes études musicales.

— Vous souvenez-vous, Alla ! quand

vous m'imitiez ?... Allons, ne perdez pas courage, je penserai à vous.

Et quelques semaines plus tard, Alla Nazimova, qui venait d'avoir 16 ans, partit pour le Conservatoire impérial de Moscou, où, en 1894, nous la retrouvons dans la classe d'Olga Danova, dont elle fut une des élèves préférées.

Ayant remporté un premier prix, Alla Nazimova quitta le Conservatoire pour signer un engagement, et quel engagement ! Pour environ 100 roubles par mois, elle joua, pendant trois ans, en tournées dans toutes les provinces russes, un répertoire considérable. Mais un tel travail n'était pas fait pour rebuter une telle artiste, dont l'âme éprise d'idéal vivait son rêve en interprétant toute les héroïnes des poètes.

Et c'est à cette rude école, telle qu'en mènent les farouches et laborieuses étudiantes russes, que Nazimova puisa ce formidable talent, cette diversité d'expression qui font d'elle une de ces artistes qu'on ne saurait trop admirer autant par l'intellectualité de son jeu que par son charme personnel. Sa personnalité se dégagea, et rendant justice au talent de sa jeune pensionnaire que le public fêtait de plus en plus, son impresario améliora progressivement sa situation, et Alla Nazimova gagnait 1.000 roubles par mois quand son contrat fut terminé.

Elle fut engagée à Moscou et, pendant cinq ans, elle remporta de grands succès dans le répertoire français et, aussi dans les œuvres d'Ibsen, qui convenaient parfaitement à son tempérament.

Alla Nazimova n'était pas seulement une artiste intellectuelle, c'était aussi une intellectuelle gagnée aux problèmes sociaux les plus vastes. La Censure impériale ayant interdit un drame : *Le Peuple élu*, dont les tendances semblaient subversives, Alla Nazimova n'hésita pas à suivre en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et même en Amérique, la troupe Orloff qui, pour se sauver de la débâcle, afficha le répertoire d'Ibsen qui joué en russe n'eut qu'un public assez restreint.

La troupe Orloff revint en Russie, mais sans Nazimova qui, avec cette facilité d'assimilation qu'ont les Slaves, s'était rapidement américanisée !

New-York, sa vie libre, sa société accueillante aux artistes, l'avait conquise. Et elle connut les brillants engagements que méritait son talent.

C'est en anglais qu'Alla Nazimova, qui

venait de faire le tour de force de s'assimiler cette langue en quelques mois, débuta dans le répertoire d'Ibsen.

En 1912, Alla Nazimova fit la connaissance de Charles Bryant qu'elle devait épouser et avec qui elle tourna par la suite ses principaux films.

*Bella-Donna*, qu'elle interprétait alors, fit fureur aux États-Unis. En 1914, Nazimova forma une troupe d'artistes polyglottes qui devait parcourir le monde et jouer les drames d'H. Ibsen, d'Oscar Wilde, etc., dans la langue des pays où ils paraîtraient.

Les premières représentations devaient avoir lieu à Londres pendant la « Season ». Mais la guerre éclata et ruina ce beau projet. Elle revint à New-York et, pendant tout l'année 1915, elle interpréta au Palace-Théâtre de New-York, une œuvre de véhémence protestation féminine contre la guerre, *War Brides (Fiancés de Guerre)*, dont les tendances idéalistes étaient bien dignes de la fervente admiratrice de Tolstoï, de la géniale interprète d'Ibsen, en un mot de Nazimova qui en était, dit-on, l'auteur, ce qu'elle ne démentit jamais.

Le succès de ce sketch fut tel qu'on l'adapta au cinéma.

Ce fut le premier film de Nazimova, qui, après une courte saison en 1917, au Princesse-Théâtre, se consacra définitivement, en 1918, à l'art cinématographique.



RÉVÉLATION



HORS DE LA BRUME.

Engagée par la Metro-Film-Corporation, Nazimova tourna d'après un roman de Mabel Wagnall, *Révélation (Revelation)*, Puis *Jouet de la destinée (Toys of Fate)*, *L'Occident (Eye for Eye)*, d'après Henry Kistemaekers, remarquablement mis en scène par Albert Capellani ; *Hors de la brume (Out of The Fog)*, d'Austin Adams, ex-clergiman, qui après s'être « réformé » écrivit cette œuvre puissante pour stigmatiser comme il convient, les excès que peuvent provoquer une religiosité étroite et sectaire. Reconnaissons qu'en France, même à Paris, les tendances

sociales et philosophiques de ce film ne furent pas comprises comme elles méritaient de l'être, et que cette œuvre d'émancipation fut, au contraire, considérée comme un pénible plaidoyer d'intolérance.

Mais le snobisme qui tomba en arrêt devant l'habile affichage du *Lys brisé*, laissa passer *Hors de la Brume* !... qui, entre parenthèses, sous le titre de *Caption Shoals*, avait été en 1916, un des derniers succès de Nazimova au théâtre.

Dans *La Lanterne rouge* (*The Red Lantern*), admirable reconstitution des principales scènes de la révolution des Boxers, Nazimova nous a donné d'inoubliables visions hiératiques.

Dans *La Fin d'un roman* (*The Brat*) qui, très poussée, est une étude sentimentale sur la vie des pauvres petites figurantes de music-hall, Alla Nazimova nous émoionna profondément.

Et, enfin, dans *La Danse de la Mort* (*Stronger than Death*), qui, vous le verrez lorsqu'il sortira, est un des plus complets, un des plus beaux, un des plus merveilleux

films que nous ayons vus jusqu'à ce jour.

Nazimova atteint au sublime. Il faut dire qu'elle est secondée dans son interprétation par le talent de son mari, Charles Bryant, remarquable comédien qui affecte de s'effacer devant le talent de sa chère partenaire, d'Alla Nazimova, sa femme.

Dans la vie privée — ce seuil intime que nul ne résiste à franchir lorsqu'il s'agit d'artistes aimés —

Alla Nazimova porte des vêtements clairs, et dans sa villa d'Hollywood, ou dans sa propriété de Portchester, elle préfère porter, semblable aux kimonos, le costume des jeunes chinoises. Les tyrannies de la mode n'ont jamais pu faire plier l'indépendante désinvolture de Nazimova qui a une profonde horreur pour l'instrument de torture si cher aux élégantes qui veulent faire taille fine.

Elle lit beaucoup et à haute voix, joue du piano et, très retirée du monde, aime par-dessus tout la vie contemplative.

WILLIAM BARRISCALE



LA LANTERNE ROUGE

PETITE CORRESPONDANCE

*Henry Drayton.* — 1° Viola Dana : Métro Studio, 1025, Lillian Way, Los Angelès ; 2° oui.

*Ariane.* — Desdemona Mazza est la belle héroïne de *Miarka, la fille à l'Ours* ; écrivez-lui : aux films Mercanton, 23 rue de la Michodière, à Paris.

*Dakota.* — Bert Lytell : Métro Studios, 1025, Lillian Way, Los Angelès (Californie).

*E. Cuoci.* — Adressez-vous à la Phocéa, à Marseille ; 2° Pour tous les artistes que vous nous citez, écrivez-leur aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris ; l'adresse de George Walsh est donnée page 31.

*Mix-ter.* — 1° Vous trouverez tout ce dont vous avez besoin chez Bourgeois ; 2° non.

*Tavit Zerga.* — Voyez notre numéro 6.

*Un potache breton.* — Antonio Moreno est Harvey Gresham dans *La Maison de la Haine* ; Vita-graph Studios, Prospect and Talmadge Streets, Los Angelès.

J. L. — Nous parlerons de cet artiste en son

temps, nous ne pouvons pas, pour vous seul, donner une biographie.

*Un pingouin.* — 1° Les principaux interprètes du *Fauve de la Sierra*, sont : Kathleen O'Connor, Jack Perrin ; 2° nous ne sommes pas au courant de ce nouveau mariage, si mariage il y a.

*Sébastien de Valdemossa.* — Juliette Malherbe ; les renseignements de la Petite Correspondance sont gratuits.

*M. Lecteur assidu.* — Nous ne connaissons dans ce cas-là que *Monte-Cristo*.

*Lucien Marcel.* — Vous trouverez dans notre numéro 10 un article sur les studios Marquisette qui répondent à la question posée dans votre lettre.

*Maine Curieuse.* — *Un Mariage d'argent*, joué par Rubye de Remer, les autres me sont inconnus.

*Doug.* — 1° Dolorès Cassinelli : Léonce Perret Production, 220 West, 42nd Street, New-York City ; 2° Francesca Bertini : Cesar Film, Esodra di Termini, 47, Rome ; 3° essayez toujours, peut-être vous répondront-elles.

(Voir la suite page 29)



ALLA NAZIMOVA

dans « LA FIN D'UN ROMAN »

Cliché Métro

8 Avril 1921

# Quelle est la Reine des Provinces de France ?



L'ELUE DE MULHOUSE : M<sup>lle</sup> Ninon KRIEGE. Née à Mulhouse (Haut-Rhin), en 1899, de père et mère haut-rhéniens. Cheveux : châtain clair. Yeux : bleu foncé. Taille : 1 m. 73. Elue à Mulhouse, le 2 octobre 1920. Président du Jury : M. H. Zislin.



L'ALSACIENNE : M<sup>lle</sup> Lucienne MAEDER. Née à Strasbourg (Bas-Rhin), en 1900, de père et mère bas-rhéniens. Cheveux : noirs. Yeux : marron foncé. Taille : 1 m. 73. Elue à Strasbourg, le 12 septembre 1920. Président du Jury : L'adjoint au maire de Strasbourg.



L'ARDENNAISE : M<sup>lle</sup> Emilie PAQUIN. Née à Verdun (Meuse), en 1898, de père et mère verdunois. Cheveux : châtain foncé. Yeux : marron. Taille : 1 m. 70. Elue à Charleville (Ardennes), le 19 septembre 1920. Président du Jury : M. G. Vassal, maire de Charleville.

## III. — L'EST.

Voici le résultat du concours de la 3<sup>e</sup> série qui, ainsi que les précédents, passionne de plus en plus le Public.

L'élue de Mulhouse . . .	112.739	voix
L'Alsacienne (Strasbourg) .	39.108	—
L'Ardennaise . . . . .	29.250	—
La Champenoise . . . . .	25.674	—
La Franc-Comtoise . . . . .	12.392	—
La Vosgienne (Nancy) . . .	9.033	—
La Lorraine (Metz) . . . . .	4.677	—

Mlle Ninon Kriege arrive en tête de la liste de l'Est avec une majorité de 73.632 voix sur la deuxième élue de cette liste.

Mlle Ninon Kriege, dont les traits sont d'une douceur remarquable, est grande, élancée.

Ainsi que sa mère elle est née à Mulhouse. Son père est natif de Brederthal (village de Sundgau).

Bien longtemps avant la guerre, elle émigra avec toute sa famille à Paris.

Actuellement, la charmante élue est employée dans une maison de couture du quartier des Champs-Élysées.

C'est donc presque une parisienne. Revendiquant ses origines.

Mlle Ninon Kriege voulut prendre part au concours régional de beauté, et elle alla à Mulhouse se présenter

devant le Jury qui fut organisé par notre confrère le critique d'art et peintre bien connu Zislin.

Félicitons toutes les concurrentes, si jolies, les unes et les autres, et dont les types bien caractéristiques symbolisent la beauté vive et spirituelle de nos Provinces de l'Est.



LA CHAMPENOISE : M<sup>lle</sup> Suzanne GERMANN. Née à Troyes (Aube), en 1901, de père et mère champenois. Cheveux noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 62. Elue à Reims, le 12 septembre 1920. Présidents du Jury : M. Ch. Roche maire de Reims, et M. le comte Maxence de Polignac, vice-président du Syndicat d'initiative.



LA FRANC-COMTOISE : M<sup>lle</sup> Palette GUINCHARD. Née à Paris, en 1901, de père et mère bisontins. Cheveux : blond doré. Yeux : bleus. Taille : 1 m. 68. Elue à Besançon (Doubs), le 2 octobre 1920.



LA VOSGIENNE : M<sup>lle</sup> Geneviève THOUESNY. Née à Nancy (Meurthe), en 1897, de père et mère nancéiens. Cheveux : châtain clair. Yeux : marron. Taille : 1 m. 70. Elue à Nancy (Meurthe), le 1<sup>er</sup> août 1920. Président du Jury : M. le maire de Nancy.



LA LORRAINE : M<sup>lle</sup> Marguerite CLEMENT. Née à Metz (Moselle), en 1901, de père et mère lorrains. Cheveux : châtain clair. Yeux : bleu gris. Taille : 1 m. 70. Elue à Metz (Moselle), le 8 août 1920. Président du Jury : M. J. Rousseau, Commissaire général de l'Exposition Nationale de Metz.

## AVIS

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue Comœdia illustrée qui en a le copyright, et qui édite, en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.

(Pour l'album officiel, voir page suivante.)

**Ce que l'on dit,  
Ce que l'on sait,  
Ce qui est...**

**Au pays du grand silence blanc.**

La jeune et déjà grande cité de Dawson en Alaska où, depuis vingt-cinq ans ont afflué tous les mauvais garçons, et les risque-tout des deux hémisphères, a commencé par avoir, comme n'importe quelle cité américaine qui se respecte, ses bars, puis ses églises, puis ses dancings et, enfin ses cinémas. (Les dancings ont précédé les cinémas, oui, pour cette raison bien simple que la danse fut inventée avant le ciné.)

Une lettre reçue récemment d'un mauvais garçon parti là-bas, en qualité d'ingénieur-chimiste d'ailleurs, et non point pour y faire de la littérature, rapporte certains traits de mœurs et certaines coutumes qui ne manquent pas... d'originalité, mais que les propriétaires de nos grands établissements, ni le public français, n'aimeraient à voir se propager en France.

A Dawson-City, lorsque les mineurs ont réalisé leurs profits ou touché leur paye, ils commencent par rendre visite à tous les bars à leur portée, puis ils vont finir la soirée au cinéma. Et, si sur l'écran quelque misérable se livre à des actes criminels, contraires à l'honneur tel qu'on le conçoit au Klondyke, *pan, pan, pan*, dans l'écran ! Les coups de revolver tirés par les pionniers et les mineurs apprendront à l'artiste, interprète du vilain rôle, à se mieux comporter une autre fois.

L'exploitant ne se plaint pas, ni ne s'étonne. A raison de deux dollars la place, en moyenne, ses comptes sont encore en équilibre.

**Une invention.**

M. BRANLY vient de communiquer à l'Académie des Sciences une note de M. Dussaud, relative à un nouvel appareil à la fois simple et portatif, destiné à faire, en salle éclairée, des projections avec des dimensions inusitées. Cet appareil, dont les applications sont à la fois scientifiques et industrielles, pourra s'adapter à n'importe quelle lampe.

**Ce ne sont que discussions et conférences.**

Le Cinéma traverse une crise ; c'est un fait. Mais quelles en sont les causes inconnues ? Nous disons bien : les causes inconnues. Pour les autres, Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, vous eut déclaré en propres termes que du moment où on les connaît, etc...

Ce sont ces causes inconnues qu'espèrent nous faire découvrir, sans doute, les innombrables conférenciers qui parlent *pour*, *sur* et au *sujet* du cinéma. La semaine qui vient de s'écouler n'a pas compté moins de sept conférences en effet, ayant trait à l'art muet. Nous avons entendu un compatriote de d'Annunzio, M. Canudo, qui parle du cinéma à la façon dont les aveugles... Nous avons écouté MM. Benoît-Lévy, autre son de cloche, René Le Somptier qui s'y connaît aussi, Albin Valabrègue, Henry-Marx, J.-E. Progneaux, etc...

Mais la crise du cinéma continue ! Contre cette crise, le moindre pécule vaudrait mieux, à coup sûr, que les plus beaux discours.

**On dit que...**

DANS sa retraite mystérieuse, d'Annunzio travaille à un scénario considérable qui aurait pour titre *L'Épopée Triestine*, qu'il voudrait voir réaliser à l'écran par D. W. Griffith.

**Le Père Goriot au Cinéma.**

On avait annoncé dans les journaux que M. de Baroncelli allait tourner un film tiré d'un scénario de Gaston Chéreau ; c'est une erreur. L'auteur du *Rêve* va adapter au cinéma, *Le Père Goriot*, dans le cadre de l'époque. Et cette reconstitution historique sera quelque chose de merveilleux. Tous les costumes sont fait spécialement pour cette œuvre. Et une distribution à la hauteur si j'ose dire. On parle de Signoret pour le père Goriot, de Grétilat, pour Vauthrin ; mais rien n'est définitif.

**ALBUM OFFICIEL  
du CONCOURS de BEAUTE  
des PROVINCES de FRANCE**  
(Publié par le " JOURNAL ". Edité par " COMEDIA ILLUSTRÉ ")

Dans ce magnifique album seront reproduits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.

**Prix de Souscription: 15 francs**

Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition  
Adresser demandes et mandats  
au " Journal ", 100, Rue de Richelieu.

**SPLENDID -  
CINÉMA-PALACE**

60, Avenue de La Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle  
Direction artistique : G. Messie  
Grand orchestre symphonique : A. Leducq  
Programme du 8 au 14 avril 1921

Pathé-Journal : Actualités au jour le jour  
Pathé-Revue : Gd Magazine cinématograph.

**LA FAVORITE DU MAHARADJAH**

3<sup>e</sup> Episode — Le Sahib étranger

**LE TALION**

Drame français. — Scénario de Pierre Maudru.  
— Mise en scène de Ch. Maudru. — Production M. de Marsan. — Interprété par M<sup>lle</sup> Exiane, M<sup>me</sup> Marie Marçilly, MM. Gaston Jacquet, Georges Lannes et André Luguet.

**LES TROIS MASQUES**

Magnifique film français. — Inspiré du drame de M. Ch. Méré. — Adaptation en 5 parties et mise en scène de M. Henry Krauss.

**CHALUMEAU A PEUR DES FEMMES**

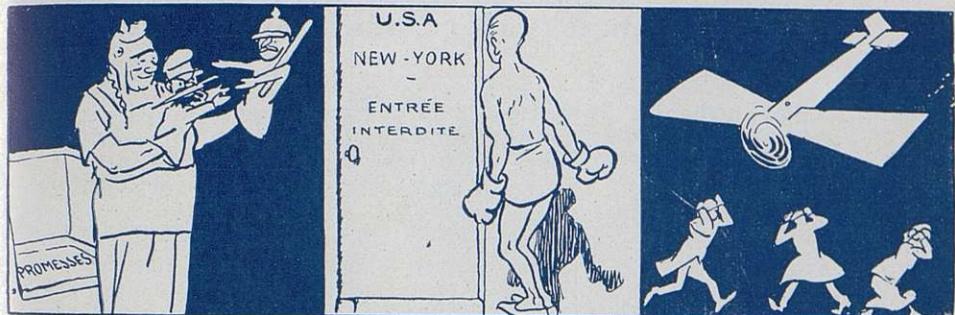
Comédie comique française. — Scénario de H. Pellier. — Mise en scène de J. Hémard.

Intermède : PRÉZAC, comique fantaisiste,  
A l'Orchestre : **La Méditation de Thaïs**

Tous les *Judis* à 2 h. 1/2 ; Matinée spéciale pour la jeunesse.

La semaine prochaine :  
**MAITRE EVORA**, de M<sup>me</sup> Régina Badet  
**LA FAUTE D'ODETTE MARÉCHAL**

**Cinémagazine  
Actualités**



Entre deux épisodes de la comédie des indemnités, l'Allemagne donne l'intermède communiste. Ce spectacle guignolesque n'effraie même plus les petits enfants !

Encore les mystères de New-York ! Le Gouverneur de l'Etat de New-York vient d'interdire le match Carpenter-Dempsey. Rassurons-nous, ce scénario se terminera très bien.

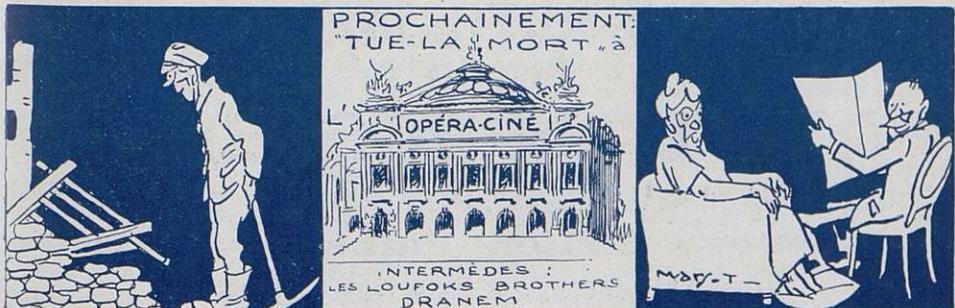
On annonce pour bientôt l'avion sans pilote. Voilà un appareil qui jouera un grand rôle dans le film d'aventures, mais... attention à nos têtes !



Pour les lecteurs éloignés de Paris et pour ceux qui n'ont pas pu se rendre au Concours hippique, voilà une pellicule de consolation. « Friponne » arrive en tête, à une encolure, « Sammy »... « Japonais » à une double tête !...

L'instruction sportive obligatoire vient d'être votée par la Chambre. Voilà qui promet, pour la cinématographie française, une belle collection de Douglas Fairbanks dans dix ans !

La paix universelle après la « dernière guerre » ne semble pas stable. Nous verrons encore longtemps dans les actualités de l'écran, des tranchées, des prisonniers, des canons... Les Grecs ont trouvé leurs têtes de Turcs !



Il est question de faire réparer les dégâts dans les régions libérées, par la main-d'œuvre allemande. Cette version de *l'Ami Fritz* ne sera pas applaudie partout. Les Boches sont plutôt démolisseurs !

On parle beaucoup d'une nouvelle salle de cinéma dont l'inauguration sera sensationnelle ! La salle de l'Opéra de Paris ! Idée touchante. Le Ciné venant au secours de l'art lyrique pour équilibrer son budget...

— Ça ne va pas aujourd'hui, mon cher Anatole...  
— Va te distraire au ciné... on joue le *Médecin des Folles* !

## NOS CONCOURS

# VOS ÉTOILES PRÉFÉRÉES

- 1<sup>o</sup> Quels sont vos dix artistes préférés ?
- 2<sup>o</sup> Quelles sont les raisons de votre préférence ?
- 3<sup>o</sup> Quelle est celui ou celle qui incarne le mieux votre idéal ?

### Exemple :

- |   |   |
|---|---|
| 1 <sup>o</sup> 1 <sup>er</sup> Douglas Fairbanks. | 2 <sup>o</sup> à cause de son sympathique sourire.                    |
| 2 <sup>e</sup> Fanny Ward.                        | pour le charme qui se dégage de toute sa personne.                    |
| 3 <sup>e</sup> Charlot.                           | parce qu'il est le plus amusant des comiques.                         |
| 4 <sup>e</sup> Huguette Duflos.                   | parce qu'elle est la plus gracieuse des vedettes.                     |
| 5 <sup>e</sup> Signoret.                          | parce qu'il compose avec talent ses rôles.                            |
| 6 <sup>e</sup> Pina Menichelli.                   | à cause de son beau tempérament dramatique.                           |
| 7 <sup>e</sup> Mary Pickford.                     | parce qu'elle est la grâce jeune et naturelle.                        |
| 8 <sup>e</sup> Pearl White                        | en qui je vois la plus complète des interprètes du film d'aventures.  |
| 9 <sup>e</sup> Sessue Hayakawa.                   | dont les jeux de physionomie sont uniques.                            |
| 10 <sup>e</sup> Mathot.                           | parce qu'il incarne ses personnages comme s'il les vivait réellement. |

Chaque concurrent indiquera dans l'ordre de préférence les noms des artistes qui lui plaisent le mieux, sans s'occuper de ceux que nous citons ici, au hasard, comme exemple.

3<sup>o</sup> C'est Cresté qui incarne le mieux mon idéal.

### Prix :

Lorsque les réponses à ce referendum nous seront parvenues (dernière limite 25 avril), nous en extrairons celles qui nous paraîtront les plus originales et intéressantes, nous les classerons et nous attribuerons les prix suivants aux cinq premières qui seront, en outre, publiées dans *Cinémagazine*.

#### LISTE DES PRIX :

- |   |   |
|---|---|
| 1 <sup>er</sup> Prix. Bon pour une séance de prise de vue dans un studio parisien où le gagnant sera filmé, ou Dix grandes photographies des vedettes de l'écran. | 2 <sup>e</sup> Prix. Six photographies des vedettes de l'écran.           |
|   | 3 <sup>e</sup> — Un abonnement d'un an à <i>Cinémagazine</i> .            |
|   | 4 <sup>e</sup> — Un coffret de parfumerie.                                |
|   | 5 <sup>e</sup> — Un abon <sup>t</sup> de six mois à <i>Cinémagazine</i> . |

C'est aujourd'hui que paraît :

## "LA POURSUITE INFERNALE"

5<sup>e</sup> Episode du

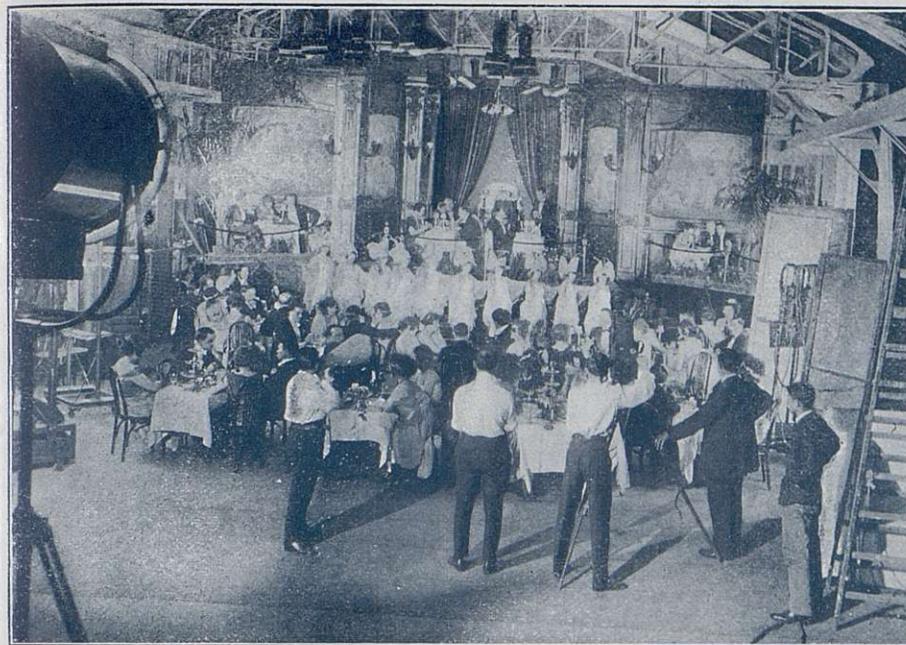
# FAUVE de la SIERRA

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes, adapté par GUY de TÉRAMOND

Édition Pathé

OFFERT GRACIEUSEMENT A NOS ABONNÉS  
ET PUBLIÉ EN FASCICULES HEBDOMADAIRES

par *Cinémagazine* au prix de **50 cent.**



Le cabaret-dancing dans «L'Homme qui vendit son âme au diable»  
le beau film de Pierre Caron

(Cliché Pathé)

## METTEURS EN SCÈNE et Studios de Prise de Vues

Toute vérité n'est pas bonne à dire, mais il en est malheureusement, dans la proportion de 90 sur 100, des metteurs en scène, comme des auteurs de scénarios. Beaucoup ont la prétention de l'être et très peu sont capables de fournir la preuve que cette prétention n'est point illusoire.

La mise en scène au théâtre et la mise en scène au cinéma sont choses toutes différentes et tel auteur ou tel directeur d'un théâtre, dont la compétence s'est maintes fois affirmée dans la mise au point d'œuvres dramatiques ou de comédies, s'est montré notoirement insuffisant lorsque, piqué de la tare cinématographique, il a voulu réaliser d'emblée, sur le théâtre de prises de vues et sur le terrain, une œuvre cinématographique.

Les milieux dans lesquels évoluent les metteurs en scène, au théâtre, ne sont point les mêmes que ceux dans lesquels se déroule l'action cinématographique.

Au théâtre, il y a une condensation obligatoire de l'action qui fait que des événements capitaux se passent en récits débités avec plus ou moins de talent et de conviction

par l'acteur, et c'est là qu'intervient le metteur en scène ou l'auteur de la pièce pour indiquer à l'interprète certaines intonations ou certains jeux de scène qui produiront sur le public le résultat émotif désiré.

Le décor théâtral, est, de plus, et je n'apprends rien au lecteur, absolument conventionnel; ces murs en toile, ces portants mobiles, ces rideaux d'arlequin, ces bandes de ciel, sont factices et, jusqu'aux accessoires, le public ne se fait aucune illusion réaliste.

Il est admis que, pendant tout un acte, on ne verra que la moitié d'un salon, ou d'une chambre à coucher, ou d'un bureau. De quelque façon que soit planté le décor (à fond de scène rectangulaire ou à pan coupé), le public, sans effort d'imagination, suppose *a priori* que, passé la rampe, la seconde moitié de l'habitation existe réellement.

Je sais bien que des maîtres comme Gémier, ont essayé de rompre avec cette tradition et de situer une partie de l'action au-delà de la rampe, c'est-à-dire dans la

salle, mais il n'est pas toujours possible de réaliser ce genre d'effet scénique.

La scène cinématographique, si tant est qu'on puisse appeler scène l'immense plateau coiffé d'une cage vitrée où sont tournés les films, diffère essentiellement du plateau des théâtres ordinaires. Les décors, eux aussi, tout au moins depuis que les Américains ont introduit ce perfectionnement dans la mise en scène, ne sont pas en toile. Ce sont de véritables parois ou murs en bois, quelquefois même en briques ou carreaux de plâtre, solidement établis, recouverts des tentures voulues et résistant victorieusement aux poussées des personnages en scène, en cas de lutte. Les portes elles-mêmes ont des panneaux et des cadres en bois peint et sont pourvues de serrures solides.

Les fenêtres ne sont pas en toile métallique légèrement teintée de vert ou de bleu, mais ont des châssis vitrés.

Tous ces décors, tous ces panneaux sont peints de couleurs photogéniques (gris, marron), mais il est absolument superflu d'employer d'autres teintes ou des « ors » dont l'effet serait nul ou préjudiciable.

Par contre, souvent, sauf dans certains décors importants : salles de palais ou salons immenses au milieu desquels évolue une figuration nombreuse, un décor de cinéma constitue rarement un ensemble, sinon une fraction minime des habitations.

Que ce soit une chambre, un bureau, un salon ou une cuisine, etc..., on ne plante sur le plateau que la surface des décors et le mobilier qui peuvent, en premier plan, se trouver dans le champ du ou des objectifs braqués sur la scène.

Exemple : Figure n° 1. — Coin de salon d'attente d'une agence théâtrale. Cette figure montre le décor et les personnages évoluant dans ce décor. On aperçoit notamment à gauche un accompagnateur assis au piano, et cinq ou six jeunes personnes écoutant les indications du professeur ou de l'impresario. Cette figure n° 1 représente ce que le spectateur verra strictement sur l'écran, lorsqu'il ira voir le film dans un cinéma.

La figure n° 2 révèle les détails de la plantation du même décor. Alors que, dans la figure n° 1, nous avons l'illusion parfaite d'un salon ; dans la figure n° 2, nous nous rendons très bien compte que l'équipement du décor est rudimentaire, puisqu'il consiste en trois panneaux dont celui de droite est percé d'une porte donnant dans le

vide, seulement masqué par un paravent.

La figure n° 3, représente un salon donnant sur une antichambre ou des appartements intérieurs. Le lecteur se rendra également compte, dans cette figure, de la plantation du décor, des meubles placés en premier plan, du lustre suspendu à la charpente métallique du studio et, enfin, du jeu des acteurs. On verra également les opérateurs de prises de vues attendant le coup de sifflet ou l'ordre du metteur en scène pour tourner la manivelle de leur appareil. (fig. n° 4).

Je ne crois divulguer aucun secret de métier en disant qu'il est rare qu'une scène ne soit prise que par un seul appareil.

En effet, il y a avantage à tourner une scène avec un, deux et même quelquefois trois appareils munis de pellicule négative vierge, d'émulsions différentes. S'il arrive que par suite d'un accident imprévu, la pellicule d'un des appareils employés soit voilée ou effluée, le succès de la prise de vues ne sera pas compromis, puisqu'on pourra choisir dans trois négatifs différents les passages les mieux venus et de meilleure qualité photographique.

Nous ne doutons point que le lecteur n'ait compris les explications qui précèdent, mais une chose dont il ne se rend pas exactement compte, c'est de l'intensité lumineuse nécessaire à une prise de vues dont chaque image n'est impressionnée que pendant un trente-troisième de seconde.

Pour obtenir des résultats avec une fraction de pose aussi infime, il faut réunir trois conditions :

1° Avoir à sa disposition un objectif d'une finesse extraordinaire ;

2° Employer une pellicule négative extra-sensible ;

3° Disposer d'une lumière extrêmement intense.

Pour les extérieurs, il est généralement facile d'avoir de la lumière, car on choisit son jour, surtout lorsqu'il ne s'agit pas de tourner une « actualité ». On est malheureusement obligé de tourner les « actualités » par n'importe quel temps et avec n'importe quelle lumière mais, si le public admet, en matière d'actualités, certaines imperfections photographiques que la pluie ou le brouillard excuse suffisamment, il n'aurait pas la même indulgence pour une scène dramatique, mal photographiée.

Quelle que soit la construction du « studio » où se font les prises de vues, quels que soient les avantages de son

exposition solaire, l'intensité lumineuse naturelle serait notoirement insuffisante si l'on ne recourait à la lumière artificielle.

La meilleure lumière artificielle qui ait fait ses preuves est, jusqu'à présent, la lumière électrique, mais on ne se contente pas du simple arc à réflecteur. On emploie des appareils assez compliqués donnant des sources lumineuses d'intensité et de coloration variables.

Nous voyons donc, dans la figure 5, braqués sur les acteurs en scène, un certain nombre d'appareils différant essentiellement les uns des autres.

Dans la figure de tête, vous remarquerez cette série de tubes montés sur un chariot métallique et qui sont assez semblables à d'énormes tubes de Geissler.

Le courant électrique vaporise le mercure contenu dans les ampoules soudées aux tubes et donne une lumière légèrement verdâtre et diffuse,

des lampes électriques de toutes formes et d'intensités diverses, telles que les « Bar-don » et les phares énormes de 150 am-



Fig. 1. - Coin de salon d'attente d'une agence théâtrale.

Fig. 2. - Détails de la plantation du décor de la Fig. 1. (Cliché Pathé)

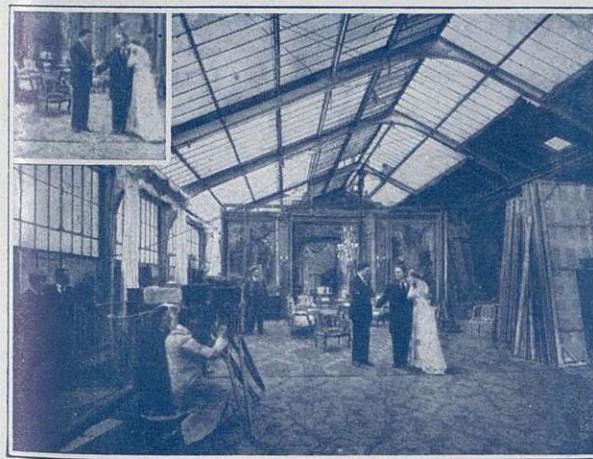


Fig. 3. - Ce qu'on voit strictement sur l'écran.

Fig. 4. - Opération de la prise de vues. (Cliché Pathé)

mais cependant extrêmement intense.

A côté de ces rampes mobiles, placées derrière les portants et éclairant une grande surface de la scène, nous avons des batteries de tubes verticaux construits d'après les mêmes principes.

Cet arsenal d'éclairage est complété par

des lampes « Sunlight »... des lampes à incandescence de 3.000 bougies, etc.

Dans cette même figure, on remarquera des lampes dites « plafonniers » qui peuvent être braquées dans tous les sens.

Lorsqu'il s'agit de prendre un tout premier plan d'acteur, on dirige sur le malheureux interprète (nous disons malheureux, car, si la scène se prolongeait, sa situation deviendrait intolérable, en raison de la fatigue énorme de la vue que lui procure l'intensité des rayons lumineux dont il est le point de mire), la presque totalité de l'éclairage dont on dispose. Au coup de sifflet du metteur en scène, les électriciens appuient sur leurs ma-

nettes et, instantanément, l'acteur voué au supplice du « premier plan » est fusillé de rayons lumineux dont l'intensité est souvent égale à 1.000 ou 1.500 ampères.

Il n'est donc pas étonnant de voir, après deux ou trois heures de travail continu, dans un studio, les malheureux interprètes

du film, complètement aveuglés, et guettés par la conjonctivite. Ils risquent même, dans certains cas, une affection des yeux particulièrement grave et qui consiste dans le décollement partiel ou total de la rétine. Empressons-nous d'ajouter que cet accident est relativement rare, mais le lecteur se rendra compte que tout n'est pas rose dans la vie d'un acteur de cinéma et que la fatigue prématurée de sa vue n'est pas un des moindres risques professionnels qu'il puisse courir.

Sans être taxés d'exagération et pour donner une idée de la débauche de lumière qu'exige une prise de vues dans un studio un peu important, nous dirons que la note d'électricité s'élève en moyenne au chiffre assez coquet de 250 ou 300 francs par journée de travail, et encore y a-t-il au cours de ce travail des arrêts, des suspensions, ce qui revient à dire que la dépense est équivalente à 250 francs pour quatre ou cinq heures d'usage de l'intensité lumineuse nécessaire au metteur en scène pour réaliser les effets qu'il a étudiés souvent très longtemps d'avance, à la suite de longs tâtonnements, et qui ne donnent pas toujours les résultats escomptés, ce qui l'oblige à recommencer.

Dans un grand studio et pour une scène importante, il faut disposer d'un minimum de 1.500 ampères et, à 40 francs les mille ampères-heure, le calcul est facile à faire.

Le lecteur se rendra compte de la dépense énorme que comporte l'usage d'un théâtre électrique, ne serait-ce que pendant un mois, et qui oscille entre 8 et 10.000 francs, au chapitre lumière, seul.

Si vous ajoutez à cette somme la location du théâtre, celle des décors, du mobilier, le salaire de la nuée d'employés et de collaborateurs qui gravitent autour du metteur en scène (chefs de figuration, électriciens,

tapissiers, menuisiers, décorateurs, peintres, etc.); si encore à ces chiffres, vous ajoutez les cachets d'artistes, interprètes principaux et figuration, les frais de costumes, d'accessoires, lorsque vous saurez que le concours d'un seul artiste, de très grande valeur, il est vrai, et dont on s'est assuré, pour deux mois, l'exclusive colla-

boration, revient à 35.000 francs par mois, pour ses seuls cachets, sans compter la dépense des costumes et les frais de déplacements, vous vous rendrez compte, cher lecteur, que la mise au point d'une scène importante est extrêmement onéreuse et, qu'avant de

tourner un scénario, il faut bien peser les probabilités de succès de l'œuvre et son rendement commercial.

Lorsqu'un metteur en scène réussit à faire accepter à une maison d'édition ou à un commanditaire, un scénario, et qu'il s'engage à le réaliser cinématographiquement, il endosse une très lourde responsabilité et, cette responsabilité, tous ne sont pas aptes à en supporter le poids. Le commanditaire déchanté lorsque le film, une fois tourné, il s'aperçoit que son metteur en scène génial n'était qu'une « mazette » qui ne pouvait produire que des « navets ».

Ces metteurs en scène « marrons » font le plus grand tort à la corporation car, chat échaudé craignant l'eau froide, lorsqu'un metteur en scène connaissant bien son métier vient le trouver et solliciter les capitaux du commanditaire, celui-ci, qui vient d'être étrillé et de perdre 150 ou 200.000 francs en faisant tourner un film dont on a tiré quatre copies tout au plus, refuse de se lancer dans une nouvelle affaire et c'est ce qui explique en partie, du moins, le marasme dans lequel se débat le cinéma français.

H. DE BOURDON



Jardin de ville au bord de la Marne. (Cliché Pathé)

## Les Films que l'on pourra voir à partir de cette semaine



La Falaise

Cliché Phocca

**LA FALAISE** (1.600 mètres). — Ce sujet est des plus romanesque. Un médecin et un avocat aiment une jeune fille, ils conviennent amicalement de laisser l'aimée choisir son fiancé. Et le soir des aveux, l'avocat ne peut résister au démon de la jalousie et précipite le docteur dans la mer, du haut d'une falaise. Le docteur disparu, la jeune fille épouse l'avocat qui bien des années plus tard supplie un célèbre docteur américain de sauver leur unique enfant. Ce docteur américain c'est le docteur qu'il pensait et qui lui apparaît comme un justicier, mais un justicier clément, magnanime, car il sauve l'enfant de celle qu'il aime, de celui qui trahit son amitié et retourne à ses laboratoires où la Science l'appelle.

Ce bon film français est de M. Barlatier, un des fondateurs de la Phocca et metteur en scène émérite. Parmi les bons artistes, citons MM. Max Claudel et Jacques Volnys, qui interprètent avec talent ces deux rôles de composition.

La mise en scène est très belle et la photo est des plus lumineuse.

\* \*

**LA DOCTORESSE** (1.450 mètres). — Ce bon scénario est mis en scène avec une grande simplicité. De plus, il est remarqua-

blement interprété par cette parfaite comédienne qu'est Bessie Barriscale dont chaque rôle est une page de tendresse et de dévouement.

Cette historiette se passe dans une petite ville, et nous voyons les habitants privés de soins demander qu'un docteur leur soit envoyé d'office. Les jeunes médecins ne se soucient pas d'aller s'enterrer dans un trou, la Faculté ne trouve qu'une jeune doctoresse qui consent à occuper ce poste éloigné.

La jeune fille est vite aimée des pauvres habitants de cette petite ville, et parmi ses clients se trouve un brave garçon qu'elle a guéri de son funeste penchant pour l'alcool, et qui, maintenant, semble très épris d'elle.

Elle est même sauvée par lui des assiduités offensantes d'un misérable, qui le lendemain, est trouvé assassiné. Le sauveur est inculpé, mais la doctoresse fait éclater son innocence et l'épouse.

\* \*

**L'EX'LE** (1.400 mètres). — Cette très jolie histoire nous fait voir une jeune femme qui va à la recherche de son mari pour lui pardonner une heure d'oubli et reprendre avec lui la vie commune.

## Les Films que l'on pourra voir à partir de cette semaine

De nombreux détails, tous mieux traités les uns que les autres donnent beaucoup d'intérêt à cette étude sentimentale tournée en de forts beaux sites canadiens. Très bonne interprétation, belle photo.

\* \*

**A TON BONHEUR** (1.500 mètres). — Il est dans la vie des femmes qui sont fatales. Afin de nous raconter leurs histoires et pour mieux nous faire voir les malheurs qu'elles font éclorre sous leurs pas, les metteurs en scène ont invariablement deux méthodes : la latine et l'américaine. Prendre une femme d'une beauté sèche, anguleuse et antipathique ou choisir une interprète ayant une séduisante et sympathique beauté ?

C'est d'après cette seconde formule qu'est interprété, avec de rares qualités de charme, le rôle d'Elia-ne personnifiée par cette belle artiste de talent qu'est Miss Gladys Brockwell.

Et nous assistons à un beau drame sentimental aboutissant au suicide de la belle pécheresse qui veut chercher dans la mort la force de pardonner au père de celui qu'elle aime, et qu'elle vient de reconnaître, car il fut son premier séducteur, celui qui la débaucha et l'abandonna dans la misère.

La mise en scène est réalisée avec une rare maîtrise, et la photo, avec ses effets d'éclairage est de toute beauté.

\* \*

**MAITRE EVORA** (1.800 mètres). — Ce bon film français qui, selon une expression consacrée, est « très public » a pour auteur et principale interprète, Mme Régina Badet, aussi célèbre par sa beauté que par son talent.

En quelques mots, *Maitre Evora* est une « avocate » de talent que les hasards de la vie amènent à plaider en cour d'assises pour sauver son client qu'elle sait être son fils. Cette situation peut sembler impossible, abracadabrante : allez voir le film et vous constaterez combien toutes ces scènes dramatiques sont plausibles et bien conduites. L'interprétation des moindres rôles est impeccable, et nous ne saurions trop féliciter le metteur en scène, M. Roudès, des

beaux tableaux qu'il nous a fait voir et qui ont été tournés en des sites parmi les plus beaux de la Côte d'Azur.

La photo est en tous points remarquable.

\* \*

**VENGEANCE DE FOLLE** (1.560 mètres). — Ce mélodrame est fort bien charpenté. Il nous fait assister à de bien tristes histoires de famille, histoires intimes qu'une vindicative et méprisante femme menace de divulguer si on n'achète très cher son silence.

Tout ce beau drame parfaitement mis en scène, est conduit par le grand artiste qu'est M. Frank Keenan, dont le jeu puissant, quoique sobre de gestes, est des plus remarquables. A côté de lui, de nombreux artistes, mais tout particulièrement celle qui joue le rôle de la folle, et qui, dans ce rôle ingrat, a su nous é mouvoir profondément par sa mimique décelant de très rares qualités d'observation d'un réel talent.

La mise en scène se classe parmi les meilleures. De nombreux détails sont très heureusement mis en valeur, et la photo, est en vérité, de toute beauté.

\* \*

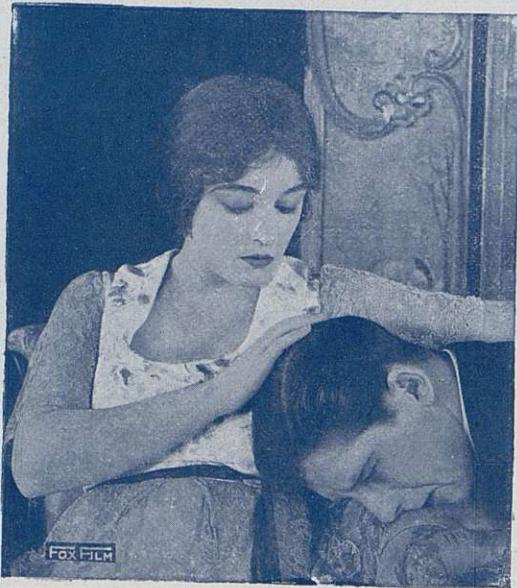
**LA MISÈRE DORÉE** (1.350 mètres). — Ce bon drame est une belle leçon de moralité. Il nous fait voir une jeune fille ruinée qui, ne pouvant se déshabituer de cette vie de luxe où elle fut élevée, est charitablement « hospitalisée » par ses relations d'autrefois.

Un homme sans scrupule veut lui faire jouer un rôle méprisante, et la pauvre jeune fille aime mieux la misère, ou du moins l'honnête médiocrité que lui procurera désormais son travail. Dans le chemin de la vie honnête, elle trouve le bonheur d'une affection sincère, ce qui est des plus édifiant.

Le rôle de Cynthia est joué par Miss Dorothy Dalton, qui est une bien belle personne et aussi une excellente artiste.

Très belle photo, mettant en valeur une mise en scène irréprochable.

NYCTALOPE



A ton bonheur (Cliché Fox.)

# LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, PAR ANDRÉ DOLLÉ

Sélection Georges Petit

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

PREMIER EPISODE

## LE CLAIM DES LUNA-MOUNTAINS

### I. — Un beau match de Rugby

Quand l'arbitre siffla la première mi-temps, la partie était égale : ni l'équipe du collège de Barton, ni l'équipe du collège de Yarrowdale n'avaient réussi à se dominer l'une l'autre, au cours du match fameux qui, chaque année, les mettait aux prises.

Dans les tribunes, dix milliers de spectateurs avaient suivi avec une anxiété mêlée d'orgueil, la partie animée. Le chaud soleil tapait droit sur cette foule d'hommes, de femmes et de jeunes gens qui trépignaient, frappaient des mains, vociféraient, se levaient pour mieux clamer leur enthousiasme ou pour envoyer leurs encouragements à l'équipe favorite.

Sur la piste, les partenaire au repos devisaient, assis dans l'herbe. De quoi parlaient-ils ?... Du jeu, des beaux coups tentés par l'adversaire et parés avec adresse, des mille incidents de la partie ?... Non !

Au milieu d'un groupe, un beau gaillard musclé, aux cheveux bruns bouclés, aux grands yeux clairs et francs, tout en riant de ses trente-deux dents saines et solidement plantées, s'écriait :

— Chiche que nous faisons tourner le père Spidy en bourrique, et cela, dès ce soir ?

— Bien parlé, William Duncan ! Mais par quel procédé ?

— En fêtant à son nez et à sa barbe notre victoire !

Tous acquiescèrent dans une explosion de gaieté juvénile.

— Oui, mais, risqua un fâcheux, pour fêter



Edith Johnson et William Duncan.

LES ÉCUMEURS DU SUD

PREMIER ÉPISODE

notre victoire..., il faudrait commencer par la gagner ?

Le jeune homme aux cheveux bouclés qui avait émis la précédente proposition fixa le pessimiste d'un œil mi-sévère, mi-plaisant et prononça ces mots qu'il appuya de tapes vigoureuses sur l'épaule de son camarade :

— Si tu n'en es pas capable, Bill, laisse-moi faire, c'est tout ce que je te demande.

Mais la fin de la mi-temps fut annoncée et, en un clin d'œil, les équipes se retrouvèrent à leur poste.

Dans l'une des tribunes, au premier rang, une spectatrice se distinguait par l'ardeur de son enthousiasme, et aussi par sa pure beauté de blonde aux yeux noirs ; c'était Miss Edith Johnson, la fille d'un riche industriel new-yorkais. Edith adorait les sports ; dès son enfance, elle avait été rompue à toutes les fatigues des entraînements les plus divers et les plus intenses ; cheval, canot, tennis, escrime... voire même boxe, aucun de ces sports n'avait de secret pour cette jeune fille bien moderne. Aussi, suivait-elle la partie avec le plus fervent intérêt.

Un cri, tout à coup, retentit, un seul et grand cri qui sortait de ces dix mille poitrines étreintes par la même émotion :

— Hourrah !

En même temps, vingt bras soulevaient l'un des joueurs, dix torses s'arc-boutaient pour le hisser, vingt épaules se joignaient pour lui faire un pavois d'honneur... et la figure rayonnante de William Duncan apparut, illuminée de soleil et de joie. Edith l'aperçut.

Déjà, pendant la partie, elle avait remarqué sa belle allure, ses jarrets nerveux, sa musculature puissante et svelte à la fois, sa poitrine robuste, son visage régulier et elle s'était dit que ce jeune capitaine du team de Yarrowdale était vraiment ce que l'on pouvait appeler un beau, brave et séduisant garçon. Mais ses émotions et ses sensations étaient si diverses et si rapides, qu'elle ne s'était pas arrêtée à celle-là plus qu'aux autres.

Maintenant, le jeune homme s'éloignait au pas de ses porteurs, en saluant et remerciant de la main tous ceux qui l'acclamaient pour l'habile manœuvre par laquelle il avait donné la victoire à l'équipe du collège de Yarrowdale.

Et, pendant que la mâle tête bouclée, toute nimbée des rayons d'or du soleil s'éloignait, tout là-bas, Edith restait debout à sa place, sans un geste, soudainement plongée dans une rêverie profonde.

## II. — Comment un capitaine de team se fait renvoyer du Collège

Le collège de Yarrowdale n'est pas triste et sévère, ainsi que d'aucuns pourraient le supposer. Tout au contraire, il respire la gaieté et la jeunesse : ses bâtiments sont neufs, clairs, spacieux, ses cours et ses jardins sont ombragés de beaux arbres et ornés de fleurs. Pour les élèves, on y

fait alterner les études ardues avec les jeux, les sports et les promenades.

Le séjour serait enchanteur si deux personnages ne tranchaient sur l'ensemble et ne mettaient une ombre au tableau : M. Spidy et sa digne épouse, Mme Elocadie Spidy.

M. Spidy était depuis de longues années proviseur du collège. Aussi laid d'âme que de peau, le cœur sec et fermé à tout sentiment, autoritaire, pointilleux, sournois, toujours à l'affût derrière une porte ou une fenêtre, il était à la fois la terreur et la risée du collège : la terreur, par ses colères véhémentes, ses éclats de voix, ses décisions impitoyables ; la risée, par son faciès grotesque, ses allures de vieux chat-huant, ses longs cheveux rares et pisseux, sa redingote élimée... et surtout par sa femme ! Ah ! Madame Elocadie !... C'était tout un poème d'aveugle fidélité conjugale, de muette adoration pour un mari stupide, de bêtise profonde et de laideur prétentieuse.

Ce soir-là, en rentrant au collège après avoir si vaillamment battu l'équipe de Barton, les élèves de Yarrowdale étaient bien décidés, comme nous l'avons appris, à fêter dignement leur victoire.

La partie projetée était contraire aux règlements, cela va sans dire ; aussi s'agissait-il pour nos vingt gaillards de prendre leurs dispositions pour éviter les mauvaises surprises. Pour cela, ils s'enfermèrent dans la petite chambre d'études voisine du dortoir, après avoir placé sur la porte du corridor un seau hygiénique tenu en équilibre par une corde, de sorte que si quelqu'un survenait, la chute de l'objet les préviendrait de l'approche de l'ennemi. Puis ils commencèrent leurs agapes le plus joyeusement du monde.

Le héros de la journée, William Duncan, présidait. Les plats succédèrent aux plats, les flacons les plus divers s'alignèrent sur la table : gin, whisky, champagne, liqueurs. Bientôt, les jeunes têtes s'échauffèrent, les conversations se firent plus bruyantes..., puis on chanta : doucement d'abord pour ne pas donner l'éveil, plus fort ensuite... et, enfin, à tue-tête et tous en chœur !

Le ménage Spidy dormait à poings fermés, quand l'oreille fine de Mme Elocadie perçut confusément, dans son assoupissement, un vacarme insolite... Mme Spidy, dérangée, se tourna sur le flanc droit, puis sur le flanc gauche, se gratta, s'ébroua, s'assit sur son séant et s'appliqua à écouter... Plus de doute possible : on chantait là-haut des horreurs de café-concert. Sa pudique et anguleuse personne en fut secouée d'un frisson de dégoût. Elle tira M. Spidy par sa chemise de nuit :

— Hector ! Hector !

— Hon... on... on... quoi ?

— Ronflez moins fort et prêtez l'oreille.

N'entendez-vous pas ce vacarme. Hector ?

M. Spidy, éveillé tout à fait, sauta sur ses pieds et ouvrit la fenêtre : les éclats de voix et les refrains arrivèrent alors avec tant de netteté que la pauvre Mme Elocadie, toute rougissante, dut, bon gré, mal gré, en entendre les paroles.

— Tas de sacripants, tas de galopins, maugréa le proviseur, en chemise, s'il est permis de faire relever un honnête homme à cette heure indue !

Et, tout en pestant, il s'habilla, sortit, traversa la cour et monta l'escalier qui conduisait au dortoir.

En ouvrant la porte du palier, un objet tombé du ciel frôla tout à coup son oreille et lui causa un de ces petits frissons qui n'ont rien d'agréable. puis il entendit un choc sonore sur le sol. M. Spidy se baissa, ramassa l'objet et vit... un seau hygiénique.

— Tas de vatriens ! Tas de galopins ! marmonna-t-il de plus belle.

Au bruit du seau roulant sur le plancher, la bande joyeuse se dressa comme un seul homme, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les vingt jeunes gens s'égaillèrent comme une bande de moineaux à l'approche du danger et se réfugièrent qui dans la cheminée, qui dans l'armoire, qui derrière un paravent. En même temps, toutes traces du repas et de la beuverie avaient disparu en un clin d'œil.

Ce fut à ce moment que M. Spidy entra, l'air digne, drapé dans sa redingote, l'œil sévère, menaçant comme un Jupiter... Mais sa surprise fut grande : dans la salle paisible, à la lueur d'une lampe, les deux élèves Bill et Duncan potassaient leur géométrie.

— Je vois avec plaisir que vous êtes en plein travail ! prononça M. Spidy.

Le proviseur n'était pas tout à fait dupe ; tout cela lui semblait louche ; il restait évident pour lui qu'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination et qu'il avait parfaitement entendu des voix chanter en chœur des refrains obscènes... et ce qui était bien plus évident, c'était cette odeur d'alcool et ces relents de tabac, qui, maintenant, le prenaient à la gorge.

— On a fumé, ici !

— Oh ! non, monsieur, affirma William Duncan avec son air le plus candide. La preuve c'est que j'avais un cigare dans ma poche et qu'il est encore intact. Voyez plutôt.

A demi convaincu seulement, M. Spidy continuait à humer l'air :

— Ma parole, on dirait que ça sent l'alcool, ici !

— Oh ! monsieur, protestèrent avec ensemble les deux élèves, vous pouvez être certain que...

A ce moment précis, le paravent qui masquait un coin tout entier de la pièce s'effondra d'un seul coup, entraînant dans sa chute les deux jeunes gens qui s'en étaient fait un rempart... Aussitôt, d'autres hommes surgirent de tous côtés et M. Spidy stupéfait et rouge de courroux vit successivement apparaître six, puis dix, puis douze têtes à la fois effarées, craintives et rieuses.

Alors M. Hector Spidy prit son attitude la plus digne, croisa ses bras sur sa respectable redingote et articula ces mots :

— Messieurs, votre conduite est inqualifiable et dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! De main, je prendrai des sanctions. Puis il s'éloigna d'un pas raide.



Des milliers de spectateurs suivaient la partie.

Dès qu'il fut sorti, la bande éclata en imprécations :

— Vieille limace gluante et visqueuse !

— Vieux cafard !

— Quel trouble-fête ! Vous avouerez que,



Le match offrait le plus grand intérêt.

pour un jour comme celui-ci, il aurait pu nous accorder l'autorisation de rire et de chanter un peu ?

— N'empêche que voilà notre fête gâchée par la faute de ce vieux fossile déplumé, s'écria William Duncan.

Puis, se frappant le front avec le geste que dût avoir Archimède quand il prononça son fameux « Eureka », il ajouta :



— Messieurs, votre conduite est inqualifiable.

— J'ai une idée ! Laissez-moi faire ! En guise de vengeance, je vais lui préparer un tour de ma façon qui le fera éclater de rage et crever dans sa bave !

Le lendemain matin, Mme Elocadie qui avait déjà oublié les émotions de la nuit, vaquait à ses occupations ménagères. Comme elle ouvrait la fenêtre pour secouer ses tapis, elle s'aperçut avec effarement que le drapeau national qui flottait habituellement à un mât dans la cour du collège avait changé de forme et de couleur... Elle prit ses bésicles et en chaussa son nez pointu...

Alors ?... oh ! alors... la jeune femme crût qu'elle allait choir sur son séant, tant furent grandes son indignation, son horreur et sa honte... Ce qui flottait, là-bas, à la hampe du drapeau, bien innocemment, bien gentiment au gré de la brise... cet oripeau comique et grotesque qui voulait se donner des petits airs d'étendard... c'était... l'un de ses pantalons ! Affolée, elle parcourut toutes les pièces à la recherche de sa bonne, en glapissant :

— Aglaé ! Aglaé !

Aglaé, qui balayait placidement devant la porte d'entrée, lui demanda sans se déranger :

— Madame désire ?

— Mais vous n'avez pas vu, Aglaé !... Regardez, regardez donc !... si ce n'est pas une infamie !... Où est Hector ?... Hector ! Hector !

Hector arriva en traînant ses pantoufles :

— Qu'avez-vous Elocadie ? Qu'est-ce qui vous met de si bon matin en de pareils états ?

— Mais regardez... regardez donc !

Hector Spidy regarda... et les bras lui en tombèrent ! Ces damnés vauriens avaient donc juré de le faire mourir avant son heure ? Oh ! mais, cette fois, cela dépassait les bornes et l'on allait voir de quel bois il se chauffait !

Décidé à sévir impitoyablement, M. Spidy regagna son bureau directorial en réfléchissant aux sanctions qu'il allait pouvoir appliquer.

Quelqu'un frappa et l'un des surveillants se présenta, tenant par l'oreille un élève qui se débattait en protestant.

— Vous devez avoir connaissance, M. Spidy, de la farce inqualifiable que ces grands gamins viennent d'imaginer ? Or, je crois tenir le coupable, car j'ai surpris ce jeune homme errant dans les parages du mât où flotte le... la... où flotte...

— Le corps du délit ?

— C'est cela : le corps du délit ! En m'apercevant, il a tenté de s'enfuir.

— C'est bien, dit M. Spidy d'une voix tragique. Il faut un exemple : élève Bill, je vous annonce que vous êtes ren...

Mais il ne put finir : la porte s'ouvrit brusquement et William Duncan fit irruption en criant :

— Arrêtez ! Arrêtez !... Je ne veux pas voir punir un camarade innocent : le coupable, c'est moi !

M. Spidy ne fut nullement touché du geste spontané du bon jeune homme, il était trop furieux pour pouvoir apprécier ce qu'il y avait de noble et de fraternel dans cet aveu, une seule

chose existait pour lui : l'affront que l'on venait de faire à Mme Elocadie Spidy ! Ses foudres se tournèrent contre William :

— Malheureux !... Misérable !... Je vous renvoie... Partez, partez sur l'heure..., que je ne vous voie plus !

... Une heure plus tard, un joyeux monôme reconduisait à travers la cour l'élève expulsé. Un camarade grimpa au mât, décrocha le fameux pantalon et le remit comme un trophée à William Duncan qui souriait avec la même franchise insouciance qu'il avait montrée, la veille, après le match.

### III. — Harry Johnson, grand industriel new-yorkais

M. Harry Johnson arpentait son vaste bureau.

À la tête de grosses affaires, M. Harry Johnson qui avait, en vingt années de labeur assidu, réalisé une jolie fortune, voyait depuis quelques temps la chance se détourner de lui. Une déveine persistante le poursuivait : ç'avaient été successivement l'éboulement d'une de ses mines, l'inondation de ses exploitations agricoles, l'épidémie qui avait décimé ses troupeaux de bovins. Il avait spéculé à la Bourse pour essayer de se « refaire » et, en une journée de baisse, c'était l'effondrement brutal.

M. Johnson se fût raidi devant l'adversité et eût tenté le tout pour le tout en un suprême sursaut... s'il n'avait dû songer à sa fille Edith. C'était en elle qu'il avait mis tous ses espoirs, c'était sur cette jolie tête blonde qu'il avait reporté toute son affection après la mort de sa femme, c'était pour elle qu'il devait conserver les derniers vestiges de sa fortune au lieu de les risquer à la roulette de la chance et de la spéculation. Il fit venir Edith et lui dit :

— Ma pauvre fille, tu as connu les malheurs qui ont fondu sur moi ces temps derniers. J'ai risqué mes ultimes ressources... j'ai perdu. La faute en est surtout à mon grand concurrent de toujours, cette canaille d'Harold Duncan et à son consortium. Quand ils ont connu le coup de Bourse que je tentais, ils se sont ligués contre moi... Que pouvais-je faire, seul contre cette bande ?... Le résultat, le voici dans toute sa tragique simplicité : je suis ruiné !

Edith écoutait sans mot dire cette navrante confession ; elle n'eut pas une parole de reproche et, prenant d'un geste affectueux la tête blanchie de son père, elle répondit :

— Riche ou pauvre, papa, que m'importe ? L'éducation que tu m'as donnée a fait de moi une jeune fille forte, pleine de santé physique et de santé morale. Je suis prête à t'aider dans tous les travaux que tu entreprendras.

— Je te remercie, ces paroles sont dignes d'une Jonhson. Mais nous n'en sommes pas là. Dieu merci. Il me reste ce claim (1) situé dans les

(1) Claim. — Désignation des terrains aurifères. Par extension, ce terme s'applique aux vastes exploitations forestières ou aux mines.

Luna-Mountains (1), dans le sud de la Californie, que j'ai achetée l'année dernière. Il est prospère, ses exploitations forestières sont parmi les plus réputées de cette merveilleuse contrée. Il y a six mois que je n'ai eu de nouvelles de Wiggins, l'administrateur de mon claim. Je vais me rendre en Californie afin de reprendre en mains cette affaire.

Edith approuva tristement et sortit en pensant : « Papa m'a parlé de Duncan, son ennemi... Duncan ! N'est-ce pas le nom de ce beau jeune homme que tous les journaux ont cité après le match de rugby : Barton — Yarrowdale ?

... Le soir même, Harry Johnson se mit en route.

### IV. — Père et Fils

M. Duncan était un homme dur et autoritaire, àpre au gain, sans scrupules. Quand M. Spidy le mit au courant de la conduite — ou plutôt de l'inconduite — de son fils, il entra dans une violente colère.

Le lendemain de son équipée, William revint au domicile paternel, et, ce fut en souriant qu'il se présenta devant M. Duncan, avec l'air joyeux d'un monsieur qui a fait une bonne farce. Mais son sourire mourut sur ses lèvres quand il eut jugé que l'accueil qu'on lui réservait n'était nullement celui auquel il s'attendait. Son père avait l'air grave et sombre d'un justicier ; il foudroya son fils du regard, et, sans lui laisser le temps de parler, il s'écria :

— Ah ! vous voici, monsieur ! J'ai appris ce que vous avez fait et j'en suis fort mécontent. À votre âge, au lieu de faire des farces à un proviseur, je gagnais déjà ma vie en travaillant. Passablement décontenancé, William ne savait que répondre. M. Duncan poursuivit en sortant une liasse de bank-notes :

— Voici mille dollars ! Allez-vous en et faites votre vie ! Moi j'ai commencé ma carrière sans un sou. Vous êtes donc encore plus favorisé que moi.

William avait de l'amour-propre, aussi cet excès de sévérité ainsi que le ton méprisant de son père eurent-ils le don de l'exaspérer. Il rejeta dédaigneusement les billets sur le bureau en s'écriant :

— Moi aussi, je veux commencer sans rien !

Puis, comme c'était le tour de son père à rester décontenancé devant cette algarade, il reprit en s'échauffant à mesure :

— Oui, je commencerai sans rien, rien, absolument rien : pour débiter, voici mon pardessus, qui me tiendrait trop chaud pour travailler... et voici mon argent de poche, il ne sera pas dit que je sortirai d'ici avec un seul centime... et voici ma montre avec sa chaîne... les bijoux, c'est un luxe inutile... voici mes boutons de manchettes, ils sont en or, vous avouerez que c'est trop beau pour un travailleur... et voici...

Mais il s'aperçut qu'il s'était dépouillé de tout ; alors il termina sur un ton ironique :

(1) Luna-Mountains. — Montagnes de la Lune.

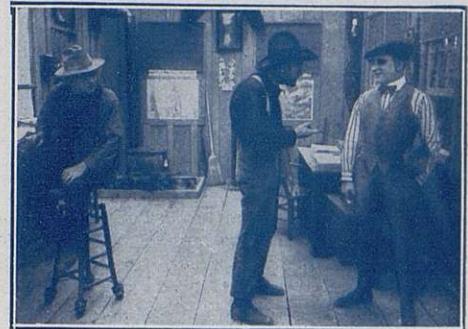


— Riche ou pauvre, que m'importe ?

— Je garde seulement mes vêtements... parce que la loi interdit d'aller tout nu... Au revoir ! Et il sortit d'un pas ferme.

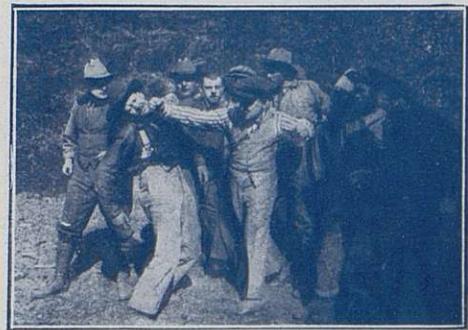
### V. — Le Claim

Le claim des Luna-Mountains s'élevait dans un coin privilégié de la Californie ensoleillée. À flanc de côteau, non loin d'une large rivière



— Que savez-vous faire ? — Tout !

aux eaux claires qui tantôt dévalait à travers la vallée, tantôt cascadaient de roc en roc, l'exploitation de M. Johnson se composait d'un bâtiment principal, solidement construit en bois, autour



Il envoya Tête de Taureau mordre la poussière.

duquel s'élevaient des hangars et des cabanes qui abritaient les domestiques et les ouvriers, les bêtes et les instruments.

La ligne de chemin de fer construite audacieusement dans le plus accidenté des terrains desservait le claim par une halte-station établie à deux kilomètres.

Ce fut là que M. Johnson débarqua un beau matin, sans avoir annoncé son arrivée, il emprunta un cheval et, resté bon cavalier malgré sa cinquantaine sonnée, il fit au galop le chemin.

Dans le bureau se trouvaient Wiggins, l'administrateur du claim, homme de basse mentalité prêt à toutes les besognes, et Bulger, son âme damnée, qu'un physique désavantageux avait fait judicieusement surnommer « Tête de Taureau ».

Loin du propriétaire actuel, tous deux géraient l'exploitation en toute liberté, et, dans leurs primitives cervelles, ils s'étaient bien imaginés que cette concession avec toutes ses richesses leur appartenait, puisque c'étaient eux qui la faisaient prospérer. Au surplus, ils étaient prêts à faire valoir leurs soi-disant droits et ils s'étaient assurés pour cela la complicité de toute la basse pègre de la contrée, prospecteurs errants, dévoyés, gens sans aveu que les villes avaient rejetés comme une lie et qui vivaient moins du travail de leurs mains que du produit de leurs rapines. Tous ces individus s'étaient donnés un titre de circonstance qui, somme toute, leur allait assez bien : Les Écumeurs du Sud !

Wiggins et Bulger étaient au courant de la situation de leur maître car ils venaient de lire dans un quotidien de New-York, l'article suivant :

#### UN GRAND FINANCIER QUI DISPARAIT

« M. Harry Johnson, l'industriel bien connu se trouve en fâcheuse posture. A la suite de manœuvres exercées par un consortium rival, il a dû interrompre tout travail et déposer son bilan. »

Après cette lecture, Wiggins s'écria :

— Il va sûrement rappliquer par ici pour ramasser le plus d'argent possible ! Cela va gêner nos petites combinaisons !

Mais Bulger le rassura et dit cyniquement avec un large rictus dans sa face bestiale :

— Puisque c'est nous qui travaillons ici, c'est nous qui avons droit à la galette ! Si le vieux Johnson roupète, nous le mettrons à la raison !

... Ce fut sur ces entrefaites qu'Harry Johnson fit son entrée. Les deux compères échangèrent un coup d'œil complice et firent au propriétaire le plus mielleux des accueils.

Sans détour, M. Johnson expliqua le but de son voyage :

— Mes affaires ne vont pas et j'ai besoin d'argent immédiatement. J'ai espéré que je pourrais réaliser ici la somme qui me fait défaut, aussi suis-je venu examiner les comptes de l'exploitation.

Ces paroles n'eurent pas le don de plaire aux deux gaillards. Tête de Taureau le montra bien, et, avec sa brutalité coutumière, il répliqua :

— Ho ! Ho ! Monsieur Johnson ! Quelles

prétentions !... Vous êtes un vieux fou : cette forêt nous appartient.

Johnson n'en pouvait croire ses oreilles. Il essaya cependant de raisonner, de discuter ses droits... Peine perdue...

Finalement, les deux brutes se firent un signe et se ruèrent sur le pauvre homme, pendant que Bulger, s'écriait avec un gros rire :

— Puisqu'il ne veut rien croire, nous allons faire valoir nos droits !

En un tour de main, ils le ligottèrent, l'entraînèrent au dehors et le conduisirent jusqu'à une vieille cabane inoccupée où ils l'enfermèrent solidement.

#### VI. — Un Travailleur aux mains blanches

C'était le soir, à l'heure du repos. Les ouvriers du claim, rudes gars aux mains calleuses, bûcherons et cultivateurs, se tenaient assis sur le sol ou sur des troncs d'arbres et fumaient béatement leurs pipes. Le temps était clair et doux, quelques nuages roux se traînaient dans le ciel, crûment éclairés par le soleil couchant. Dans la vallée, le train passa en sifflant.

... Et voici qu'une silhouette apparut sur le chemin qui menait au claim. Intrigués, les travailleurs se levèrent et regardèrent. C'était un homme jeune, bien bâti, élégamment vêtu, qui montait d'un pas rapide le sentier abrupt ; il tenait son veston sur son bras, et, tout en sifflant un air entraînant, il s'avancait allègrement.

Les travailleurs examinèrent avec une curiosité hostile et ironique ce nouveau venu qui n'avait pas craint de venir se perdre dans leurs montagnes lointaines.

Sans se soucier de cet accueil, l'étranger arriva au milieu du groupe. Bulger s'en détacha et vint vers lui en lui demandant d'un ton rogue :

— Que voulez-vous ?

L'inconnu leva sur lui deux grands yeux qui reflétaient la franchise et la joie de vivre.

— Ce que je veux ? Du travail !

Des éclats de rire se firent entendre ; Bulger le détailla des pieds à la tête, et, haussant les épaules en considérant ses vêtements taillés à la dernière mode, ses fines bottines, son teint frais et ses mains blanches, il articula non sans dédain.

— Que savez-vous faire ?

L'intrus le dévisagea, puis, tranquillement, il se mit au garde à vous, salua d'un geste moqueur, et répliqua :

— Tout !

Wiggins avait vu la scène de loin, un secret pressentiment l'avertit que cet étranger ne pouvait être qu'un fâcheux, un intrus... qui sait ? un espion !

Il le fit introduire dans le bureau.

— Voyez le beau phénomène, ricana Tête de Taureau : ce monsieur, avec ses mains soignées et sa tenue de gentleman, vient apparemment de la ville ! Il prétend se rendre utile

ici, et, quand on lui demande ce qu'il sait faire, il se moque du monde en répondant : « Tout ! »

— Si vous doutez de ma parole, dit l'homme, mettez-moi à l'épreuve.

— Prenez-le au mot, fit Wiggins.

— Eh bien, mon gaillard, puisque vous faites le malin, grogna Tête de Taureau, nous allons vous soumettre à un rude essai.

Il l'entraîna au dehors, et, suivi par la bande des ouvriers enchantés de l'aubaine, le conduisit à l'orée du bois. Là, il lui désigna un grand sapin centenaire, lui remit une cognée et dit :

— Je vous donne cinq minutes !

Sans hésiter, l'homme posa sa veste et se mit à la tâche. Dans le grand silence du soir, les coups résonnaient longuement... bientôt le tronc fut entaillé et l'arbre géant se mit à osciller dangereusement. Les ouvriers, se poussant du coude, commençaient à ne plus rire aux dépens du nouveau venu et, maintenant, leur ironie était plutôt due au désappointement de Bulger. Celui-ci le comprit et devint pourpre de rage. Quand l'arbre se fut abattu, frappé à mort, il convint :

— Pas mal travaillé, pour un début !

Mais il ajouta :

— Malgré tout, je ne vous prends pas au sérieux. Vous êtes peut-être adroit, mais vous n'êtes certainement pas capable de gagner honnêtement votre pain.

— Ah ! vraiment, je n'ai pas la tête d'un travailleur ?... Eh bien, je vais vous faire voir que William Duncan est capable de corriger les individus malhonnêtes !

Bulger comprit ce que ces paroles voulaient dire. Confiant dans sa force herculéenne, il accepta le combat qu'on lui offrait et, de suite passa à l'attaque. Prompt comme l'éclair, William esquiva le coup, et ripostant d'un « direct » formidable, il envoya Tête de Taureau mordre la poussière.

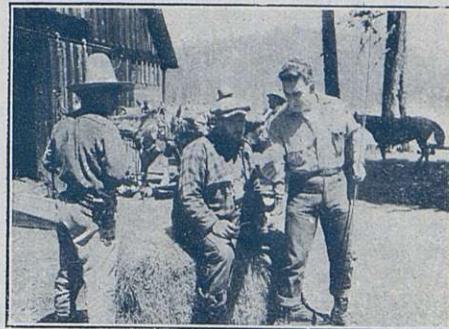
#### VII. — La bûche mystérieuse

Le magistral début de Duncan lui avait valu, sinon l'estime, du moins le respect général. On le laissa donc en paix et Wiggins n'eut qu'à se féliciter de sa nouvelle recrue.

Un soir qu'il pêchait la truite dans la rivière, William Duncan sentit un poids considérable au bout de sa ligne ; lentement, avec des prudenances inouïes, il amena la superbe pièce qu'il pensait avoir amorcée... et, l'ayant hissée sur la rive, il trouva... une bûche.

Il allait la rejeter à l'eau quand son attention fut attirée par un chiffon enroulé... il le défit... Un morceau d'écorce se détacha, et, à sa grande stupéfaction, il vit une inscription et une lettre insérée dans la partie séparée... sur l'enveloppe close, il lut :

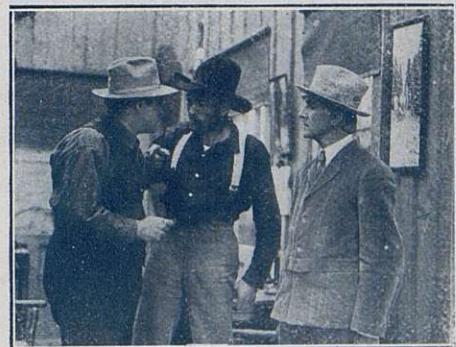
Pour remettre à M. Sturgis, notaire,  
177 Broadway. — New-York.



Sur l'enveloppe close, il lut...

William ne chercha pas à approfondir le mystère : muni de la lettre, il courut à son cheval et partit au triple galop vers la poste voisine de la halte-station du chemin de fer.

Deux hommes avaient vu son manège : c'étaient Wiggins et son fidèle Bulger. Dès que William se fût éloigné, ils se précipitèrent vers



— Donnez-moi cette lettre.

la rivière où flottait la bûche que le pêcheur avait rejetée. Précisément, l'épave, entraînée durant quelques mètres par le courant, avait été arrêtée par des pierres. Ils s'en saisirent, et, anxieusement, se penchèrent sur l'objet. Dans



— Vite, retournez en arrière.

le bois, on avait gravé ces mots avec la pointe d'un couteau :

*Je suis prisonnier. Par pitié, faites parvenir cette lettre à l'adresse indiquée.*

— Pas une seconde à perdre, dit Wiggins : il faut empêcher cette lettre de partir.

— Comptez sur moi, répliqua Bulger. De toute la vitesse de ses grandes jambes, Tête de Taureau gagna les écuries et sauta sur son cheval, puis, en une course éperdue, il se mit à la poursuite de William.

Il ne le rejoignit qu'au guichet de la poste.

— Donnez-moi cette lettre ! La jeune femme qui était au guichet regarda avec effarement cet homme affolé qui déboulait comme un ouragan dans son bureau, avec un air fort menaçant. Mais Duncan, lui, n'était point intimidé, et ce fut sur un ton sarcastique qu'il répliqua :

— Holà, monsieur, depuis quand les honnêtes gens n'ont-ils plus le droit d'expédier leur courrier sans être dérangés ?

Cette riposte arrêta net l'élan de Bulger ; il se réprima et considéra les poings de son interlocuteur avec un air pensif... sans doute avait-il gardé le souvenir de certaine correction ?

A ce moment, le train entrainait à la gare voisine ; la postière y courut, remit le courrier à l'employé du chemin de fer. Et, avec un sifflement perçant, le train s'éloigna aux yeux désappointés de Tête de Taureau.

Pendant que son adversaire, la tête basse, remontait à cheval, William Duncan qui était resté sur le perron du bureau de poste, se creusait en vain la cervelle pour chercher à comprendre et se demandait :

— D'où vient cette missive ?... Quelle sera sa réponse ?... Et que vient faire Bulger dans cette affaire ?...

### VIII. — Des nouvelles angoissantes

Le surlendemain, Edith Johnson convoquée par un coup de téléphone, accourait chez son notaire.

— J'ai des nouvelles, Mademoiselle ; malheureusement, elles ne sont pas de nature à nous rassurer !

Et il lui tendit une feuille de papier froissé sur laquelle une main tremblante avait tracé ces lignes au crayon :

« Je suis prisonnier dans une cabane près du claim. Envoyez quelqu'un avec mon contrat de propriété. »

« HARRY JOHNSON »

Edith, ayant parcouru cette étrange missive, releva sa jolie tête, et, d'une voix assurée, prononça :

— Je vais y aller moi-même !

Le notaire lut en ses yeux une telle animation qu'il n'osa point démontrer à Edith ce que son entreprise comportait de folle imprudence. Il

ouvrit un meuble et en sortit une large enveloppe.

— Voici, dit-il, l'acte de propriété du claim. Ne vous désaisissez jamais de ce papier, il a une importance capitale.

### IX. — La Catastrophe

Ce soir-là, William Duncan revenait à cheval au claim, son labeur de bûcheron accompli, lorsqu'il vit accourir vers lui Tête de Taureau : — Vite, vite, dit-il, retournez en arrière : on vient de m'avertir que la digue a été emportée par une crue de la rivière. Allez donc voir si le pont en aval se trouve menacé.

William obéit et tourna bride. Le crépuscule ensanglantait l'horizon, une douce brise se jouait parmi les pins et lui apportait par bouffées les senteurs parfumées de la forêt. Cependant, à mesure qu'il approchait du but de sa course, un bruit formidable quoique lointain encore se précisait à ses oreilles : on eut dit le lourd piétinement d'escadrons au galop... ou le roulement du tonnerre... C'était la rivière !

A la suite d'un orage, en effet, le fleuve avait rompu ses digues et ses eaux bourbeuses se précipitaient tumultueusement à travers la campagne, en charriant des troncs d'arbres et des épaves. William constata que le pont résistait aux assauts furieux de cette masse liquide, et, à demi-rassuré, il s'éloigna par un autre chemin qui côtoyait sur une certaine distance le lit élargi de la rivière... Ses regards rencontrèrent alors un autre pont : celui du chemin de fer. Construit en bois, solidement étayé par de fortes poutres, il subissait les chocs furibonds du cours d'eau devenu torrent ; parfois, un remous se produisait et des gerbes d'eau escaladaient le parapet.

— Pourvu, pensa William, pourvu que les fondations aient pu résister !

Il s'approcha le plus qu'il pût et son cœur se serra d'un émoi indicible : là-bas, vers le milieu... il n'en pouvait plus douter maintenant, les pilotis étaient ébranlés.

William consulta sa montre : c'était l'heure du train... Comme la crue était toute récente, personne, dans ces parages déserts, n'avait pu prévenir le mécanicien de la locomotive... Alors, comme il se sentait impuissant à conjurer le sinistre, il se prit à espérer follement qu'une cause quelconque allait ralentir la course du train... ou peut-être qu'un avertissement tardif... Son espoir fut de courte durée : le sifflement strident résonna dans les gorges de la montagne, des volutes de fumée s'élevèrent en spiralant vers le ciel... et William, horrifié, vit le train s'engager à toute vapeur sur le pont miné par la crue... un terrible craquement de poutres brisées... un fracas épouvantable... et tout le train culbutait du haut du pont effondré et se précipitait au milieu des eaux bouillonnantes...

FIN DU PREMIER ÉPISODE

## PETITE CORRESPONDANCE

« IRIS » répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les numéros déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

R. D. — Ecrivez à Paul Duc au Film d'Art, 14, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.

Charlot. — 1° Les abonnements doivent être faits pour une ou plusieurs personnes ; 2° Pour Charlot et Pearl W., voir Nos précédents.

Nanette. — Nous serons à même de vous donner prochainement satisfaction en mettant à votre disposition les photos des grandes vedettes dans une édition très bon marché.

G. O. F. — 1° Aux films Gaumont, 53, rue de la Villette ; 2° nous vous renseignerons plus tard.

Duvel de cygne. — 1° Voyez notre dernier n° pour le renseignement que vous désirez sur Juliette Malherbe ; 2° Romuald Joubé : au Film d'Art, 14, rue Chauveau, à Neuilly.

Pierre de Messémé. — 1° Pour votre demande de photos, voyez plus haut, la réponse faite à Nanette ; 2° non, Léon Mathot n'a pas d'enfants.

J. L. — Il y a des artistes qui sont absolument réfractaires aux sollicitations de ce genre et qui ne répondent pas aux lettres.

E. C. C. — 1° Adressez-vous à un metteur en scène ; 2° Hôtel Claridges, 66, Champs-Élysées.

E. V. F. A. — Cinémagazine publie *Les Ecu-meurs du Sud*.

Andrée Susini. — Adressez-vous à un metteur en scène.

G. M. — 1° Antonio Moreno n'est pas marié ; 2° il est fort probable que nous ne reverrons plus Fred Zorilla à l'écran ; marié, il est reparti pour l'Amérique du Sud, où il est né.

Petite Fauvette et S. de S. — *Le Fauve de la Sierra* est vendu en fascicules illustrés à 0 fr. 50.

H. Château des Lilas. — 1° Adresse de Marie Osborne : Diando Studio, Long-Beach (Californie) ; 2° cette artiste est américaine puisqu'elle est née à Denver, au Colorado ; 3° en anglais ; 4° Marie Osborne et Régine Dumien sont deux petites personnes différentes ; la première est âgée de 10 ans, la seconde de 5 ans, et celle-ci est française.

Miss Mollie. — Parlerons sûrement de ces « stars ».

Ma-Thé. — 1° Voyez plus haut l'adresse de M. Hermann ; 2° de qui voulez-vous parler ?

Mag-Deleine. — Environ 25 ans. M. Ivor Novello a tourné *L'Appel du Sang*, et tourne actuellement en Espagne.

Xuô-Mikasa. — Pour la Nordisk Film Co, écrivez à Copenhague. M. Lucien Callamand, 4, rue d'Aguesseau.

American-Girl. — Grand Palais, Nice. Nous ne connaissons pas ce titre. Ne faites-vous pas erreur ?

Miss Chouquette. — Impossible de répondre à des questions de cette nature par la voie de la Petite Correspondance.

Rosy. — Impossible de vous répondre aux deux questions précédentes. Nous publierons, en son temps, une photo et des notes biographiques d'Edna Purviance.

Geneviève de Loubé. — 1° Dans *Les Deux Gamines*, Ginette est interprétée par Sandra Milowanoff, Gaby est la petite Olinda Mano, Blanche est Blanche Montel et René est Bout-de-Zan ; 2° non, écrivez en anglais : 1416, La Brea avenue, Los Angeles (Californie).

Princesse Mystère. — Mary Pickford : Robert Brunton, Studio, 5311, Melrose avenue, Los Angeles ; écrivez plutôt en anglais ; peut-être vous l'enverra-t-elle.

Blondy. — Adressez-vous aux éditeurs.

Perlette. — Nous parlerons de ces artistes.

Muse du poète. — Nous publierons bientôt une biographie détaillée de cet artiste ; patientez.

Christian. — Mathot marié à Mme Mary Tiard qui est une cantatrice et non une artiste de l'écran.

M. P. O. — *Monte-Cristo* a paru à la Renaissance du Livre, dans la collection des romans-cinéma.

Un cinéphile. — 1° Difficile, en effet, de devenir étoile à moins d'être réellement doué ; 2° non.

Un violoncelliste. — 1° Peut-être ; 2° Dolorès Cassinelli, d'origine italienne : Léonce Perret Productions, 220 West, 42 street, New-York City.

Marthe. — Voyez notre réponse à Nanette.

Les amies d'Alla. — Avez satisfaction.

Mousse. — Wallace Reid a environ 30 ans.

Admiratrice de Mary Pickford. — 1° Nous en parlerons, ne pouvons pas vous fixer une date ; 2° Ecrivez-lui : Morosco Studios, Los Angeles.

Snomis. — R. Le Somptier, 20, boulevard Saint-Michel ; travaillez pour son compte.

El sombrero. — Voici les artistes jouant dans *Travail* : Mathot, Raphaël Duflos, Camille Bert, Marc Gérard, Dalleu, Raymond Fabre, Peyrière, Delaunay, Huguette Duflos, Claude Méréelle.

Folle étoile. — Si vous lisiez *Cinémagazine*, vous n'auriez pas à nous poser de questions pareilles, auxquelles nous avons répondu plus de dix fois.

Dina. — Adressez-vous à l'un de metteurs en scène dont nous avons donné la liste dans notre numéro 6.

Guinol. — M. Douglas Fairbanks a peut-être renoncé à répondre à ses admirateurs.

Bébé Daniel. — Entre deux mois et deux ans.

Kismet. — Publierons certainement une biographie de cet artiste, mais nous ne pouvons vous fixer la date de cette parution.

Sandra D. — Je ne peux vraiment pas vous fixer un chiffre, cela dépend de tant de circonstances et de tant de choses ; peut-être un an, peut-être deux.

Théo Gish. — 1° Peut-être ; essayez toujours ; de quelle artiste voulez-vous la photographie ? 2° personne ; le scénario a été découpé pour cela.

Eliane Rambert. — Essayez toujours ; voici son adresse : aux films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare ; *La Nuit d'orage de La Double Epouvante*, c'est un jeu de lumières.

Charles Marie. — Connaissons pas.

Marceau à Longuyon. — Nous ignorons le lieu de sa naissance, mais nous croyons qu'il est né dans la région parisienne ; quant à son âge, cet artiste le cache jalousement, nous lui donnons environ 40 ans, et vous ?

Alexis. — Il faut être photogénique, avoir le tempérament d'un artiste, un certain nombre de connaissances générales, des rentes et du temps.

Ciel et Terre. — Tout ce que vous nous dites est très joli, mais hélas, nous n'y pouvons rien. 1° la question est à l'étude.

**Lulu Mariusette.** — A un metteur en scène.  
**F. E. 17.** — Pour vous répondre, il faudrait savoir quelle actrice vous avez choisie.

**Georges Carrier et Lily Bell.** — Nous serons bientôt à même de vous donner satisfaction en mettant à votre disposition les photos des grandes vedettes dans une édition très bon marché.

**P. Koehly.** — Si l'alcool est interdit dans certains Etats tels que celui de New-York, il ne l'est pas dans le Far West. Merci pour votre abonnement.

**Denise.** — 1° Nous ne vous le conseillons pas, il y a vraiment trop d'embûches dans cette carrière ; 2° Henri Bosc : Phocéa-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

**E. M. Aix.** — 1° Ecrivez-lui aux bons soins de Mabel Condon, Exchange 6.035 Hollywood (Californie), U. S. A. qui fera suivre ; 2° oui, *J'accuse* passe en Amérique.

**Cody.** — 1° Eddie Polo, âgé de 42 ans, est originaire de Los Angeles. Eddie Polo est marié : Universal Studio, Universal City (Californie). Trouverez biographie complète dans un prochain numéro.

**Elmo Lincoln:** 4518, Fontain avenue, Los Angeles, est né à Rochester (Indiana) en février 1889, La carrière de cet artiste a commencé en 1915, dans *Intolérance*, sous la direction de D. W. Griffith. Je ne connais pas le titre du film dont vous voulez parler.

**Pierre.** — 1° Cet artiste ne paraissant qu'à la scène, nous n'avons aucun renseignement sur lui ; 2° Harold Lloyd est né à Denver et est âgé de 28 ans. Sa partenaire habituelle est Bébé Daniels.

**Violette.** — Ecrivez-lui aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris.

**C. A. G. 15.** — 1° M. George B. Seitz interprétait le rôle de Fred Alexandre Barlow dans *Globe-Trotter par amour* ; 2° vous trouverez les renseignements sur Nazimova dans une biographie que nous publierons bientôt.

**Suzette.** — La mère de Suzanne Grandais vit encore ; vous avez des photographies de cette artiste dans notre numéro 8.

**Maurice Martel.** — Adressez-vous à un metteur en scène.

**Colay de Tony.** — 1° Agnès Souret est basque ; 2° Ecrivez-lui aux films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare ; 3° Elles vous l'enverront probablement mais d'édacées, je ne sais pas.

**Sylvia Raymond.** — 1° Romuald Joubé : 18, rue de la Grande Chaumière, Paris, 6<sup>e</sup> ; 2° Edouard Mathé : Hôtel International, rue Rossini à Nice ; 3° Peut-être.

**Suzanne Noris.** — A un metteur en scène.

**Une petite parisienne.** — 1° Wallace Reid : Lasky Studio, 6284, Selma avenue, Hollywood (Cal) ; 2° Oui.

**Mlle Germaine Hoes.** — Miss Viola Dana : Metro studio, 1025, Lillian Way, Los Angeles.

**Polidor.** — Notre journal n'est pas le Bottin. Max Linder débuta au théâtre pour tenter d'y faire sa carrière, puis y renouça et commença à tourner pour Pathé. De Max Linder, des Variétés, qu'il était jusqu'alors, il ne tarda pas à devenir Max tout court. Sa personnalité, qui ne s'était pas imposée à la scène s'épanouit, chaque jour davantage de 1910 à 1914, à l'écran, époque à laquelle Max était vraiment le grand homme du

cinéma comique de France. C'est lui-même qui mit en scène tous ses films, qui montra à ses partenaires tout ce qu'ils devaient être ; la plupart des scénarios de ses films furent même son œuvre. Ses films connurent un succès qui ne s'est pas démenti depuis cinq années, puisque la Maison Pathé a réédité ceux qui comptent parmi les meilleurs : *Max et sa belle-mère*, *Max pédicure*, *Max au couvent*, *Max à Monaco*, *Le duel de Max*, *Max toréador*, *Max virtuose*, *La Très Moutarde*. En 1916, Max est sollicité par diverses grandes maisons américaines et finalement il finit par signer un contrat par lequel il s'engage à tourner 12 comédies en deux parties dans un délai minimum d'un an pour la somme de un million cinq cent mille francs.

**Mill.** — Silvio de Pedrelli : films Louis Nalpas, villa Lisert, Cimiez-Nice.

**René Vichy.** — 1° Vous verrez Juliette Malherbe dans *La Hurlé*, production Phocéa, présentée par Pathé ; 2° Huguette Duflos 36, boulevard Mallesherbes, à Paris.

**Un fervent.** — Adressez-vous de notre part à l'Ecole professionnelle des Opérateurs : 66, rue de Bondy.

**Louise, Saintes.** — Vous trouverez dans le numéro 8, le renseignement que vous nous demandez.

**A D Toul.** — Voyez notre article détaillé sur *l'Atlantide*, dans le numéro 5 de *Cinémagazine*.

**Cinémaphile.** — Il faut les demander à chacune d'elles.

**George Smith.** — *La Roue*, d'Abel Gance sortira en octobre ou novembre prochain.

**Huguette.** — M. Lagrenée étant un artiste de théâtre, nous ne possédons pas les renseignements demandés.

**Vogéc.** — 1° Tourne à son compte à Nice 2° va tourner prochainement un film en épisodes ; 3° une très jeune ingénue que nous vous conseillons d'aller applaudir dans *La Légende du Saule*, qui sortira prochainement.

**Cyrano P. B.** — Voir réponse précédente.

**Marcella Farzani.** — Pour Miss Mary Miles Minter écrivez au Studio Pathé, New-York, qui fera suivre.

**Léon Mathieu.** — Madeleine Aile est Canzonette dans *Tue-la-Mort* ; films Gaumont, 53, rue de la Villette.

**Loulou amateur.** — Impossible de vous renseigner, les concurrents gardant l'anonymat.

**Lili Méri.** — 1° Je ne crois pas que cette artiste parle français ; 2° adresse : BB. Productions 5341, Melrose avenue, Los Angeles (Californie) ; 3° est mariée et mère d'un garçon ; 4° est âgée de 31 ans ; 5° est née à New-York.

**L'Aigle des Andes.** — Lisez les conditions d'abonnement à *Cinémagazine* dans n'importe lequel de nos numéros.

**Cinémagasinier.** — 1° Nous ne donnons pas de renseignements de cette nature ; 2° Karin Molander et Lars Hanson sont les vedettes de *La Vengeance de Jacob Vindas* ; 3° photogénique signifie : qui se prête à la meilleure reproduction cinématographique.

**Nénelle chérie.** — M. Hermann est Pierre Manin dans *Les Deux Gamines* : films Gaumont, chemin Saint-Augustin, à Carras-Nice (A.-M.)

**Une lectrice.** — Très certainement. Mary Pickford aura sa place dans *Cinémagazine*.

**Le Soupçon.** — Vous trouverez page 8 l'adresse de Francesca Bertini ; cette artiste n'est pas mariée ; née en Italie. Dans *Ravengar*, Miss Grace Darmond et Ralph Kellard.

**Géo A. B.** — 1° George Walsh est né à New-York en 1892 ; divorcé de Seena Owen, dont il a une petite fille ; P. O. Box 24, Station H, care of, Fox-Film Corporation 130 West, 46th Street à New-York City ; cet artiste a tourné dans : *La Brute apprivoisée*, *La Terre-Neuve*, *Jamais battu*, *La Coupe de Cupidon*, etc...

**Fouchinette.** — 1° Le petit Touzé : Visio Film, 111, faubourg Saint-Honoré à Paris ; 2° Antonio Moreno est né en Espagne en 1890 ; élevé en Amérique, il est de nationalité américaine.

**Poulet gris.** — 1° Sa mère vit encore, mais je ne connais pas son adresse ; 2° ignorons.

**Tu la mords.** — 1° Voici l'interprétation de *Barrabas* : M. Hermann (Jacques Varèse), M. Mathé (Raoul de Nérac), Biscot (Biscotin), J. Préon (Léwis Mortimer), G. Michel (Strelitz), A. Meyer (Rouger), Mmes Lugane (Laure d'Hérigny), Rollette (Biscotine) ; 2° Sandra Milowanoff a environ 20 ans.

**Riquet II.** — 1° Adressez-vous à Pathé-Consortium Cinéma, 39, r. du Bois, Vincennes ; 2° Andrée Brabant, Film d'Art, 14, r. Chauveau à Neuilly-sur-Seine ; Juliette Malherbe, voyez plus haut.

IRIS.

## LES PETITES ANNONCES DE "CINEMAGAZINE"

Le prix de l'insertion (la ligne DEUX FRANCS) doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de treize lettres ou signes

**JEUNE** homme 17 ans, désire correspondre avec jeune fille aimant le cinéma et habitant la France. Ecr. *Mono Axiis*, 40 r. de la Lyre, Alger.

**ROYAL-HOTEL** - St - MART Sur le Parc Royal (P. de D.) Table de régime.

**ETUDES** et projets pour toutes installations ou transformations de cinémas et salle de spectacles, Paris, Province. Renseignements gratuits, METADIEU, architecte expert, 49, rue Ramey, Paris. Téléphone. Nord 56-21.

**POUR 8 FR.** Votre portrait sur une mince glace de poche ; curieux travail artistique. Env. photo J. Bleuse, 21, r. d'Alger, St-Quentin.

**ACHAT** Bons de la Défense et titres cotés. 53, F.-Montmartre (\*) Banque Baumgarten.

# STUDIO-ÉCOLE MARQUISETTE

5, Rue Laffitte - Grands Boulevards

## LE CINÉMA POUR TOUS

Etes-vous photogénique ?

On vous le fera voir au

STUDIO-ÉCOLE

Une bande cinématographique

Comme une douzaine de cartes-album

Chez MARQUISETTE on tourne

On prend des leçons enregistrées

Et l'on y fait

De la prise de vues, de la mise en scène

Entreprise de films-publicité

Spécialité de Dessins animés

Prix à forfait

Mariages, Baptêmes, Anniversaires

On enregistre tout

N° 12 - 8-14 Avril 1921

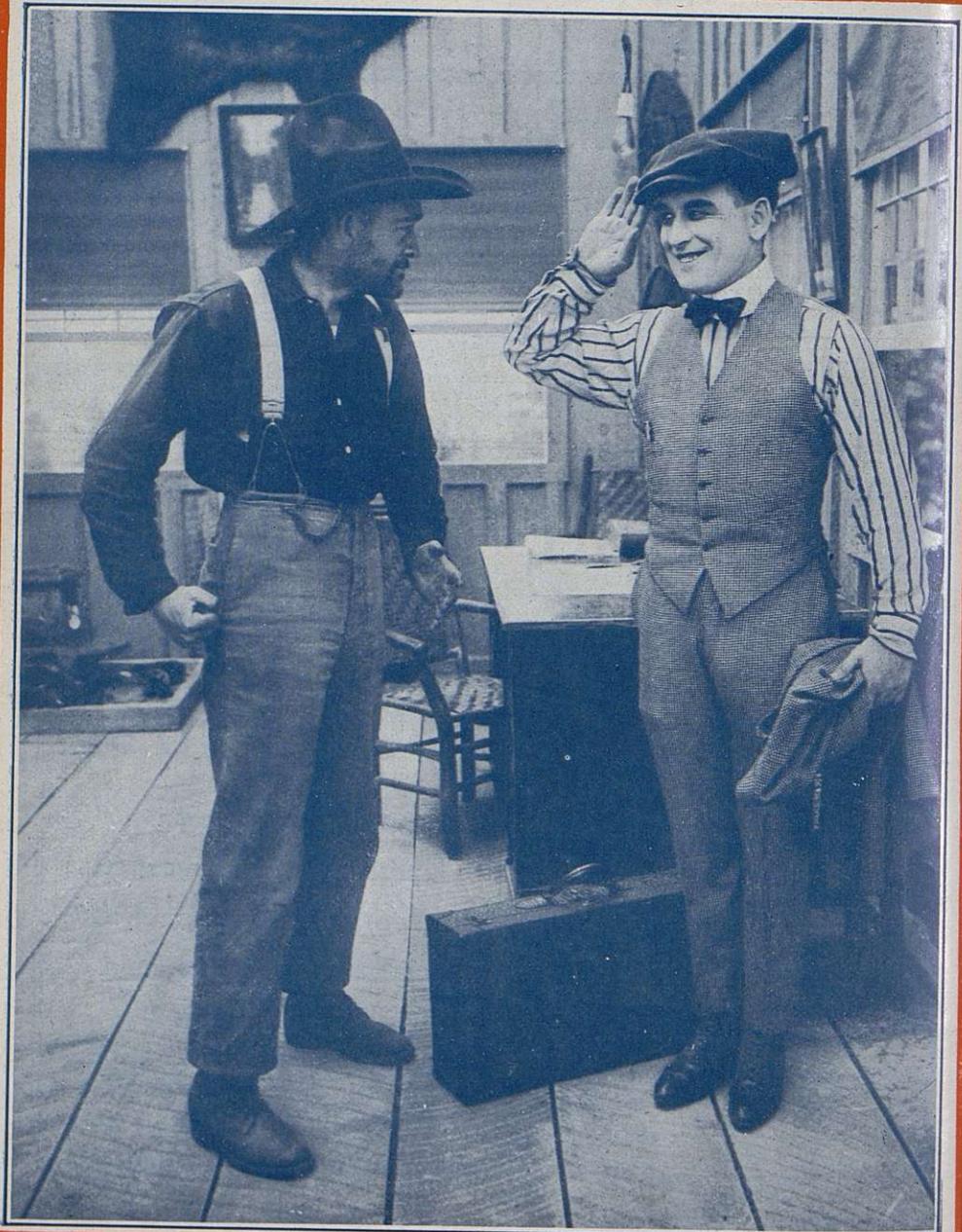
LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro  
le 1<sup>er</sup> Épisode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



— Ce que je veux ? Du Travail.

CLICHÉ VITAGRAPH